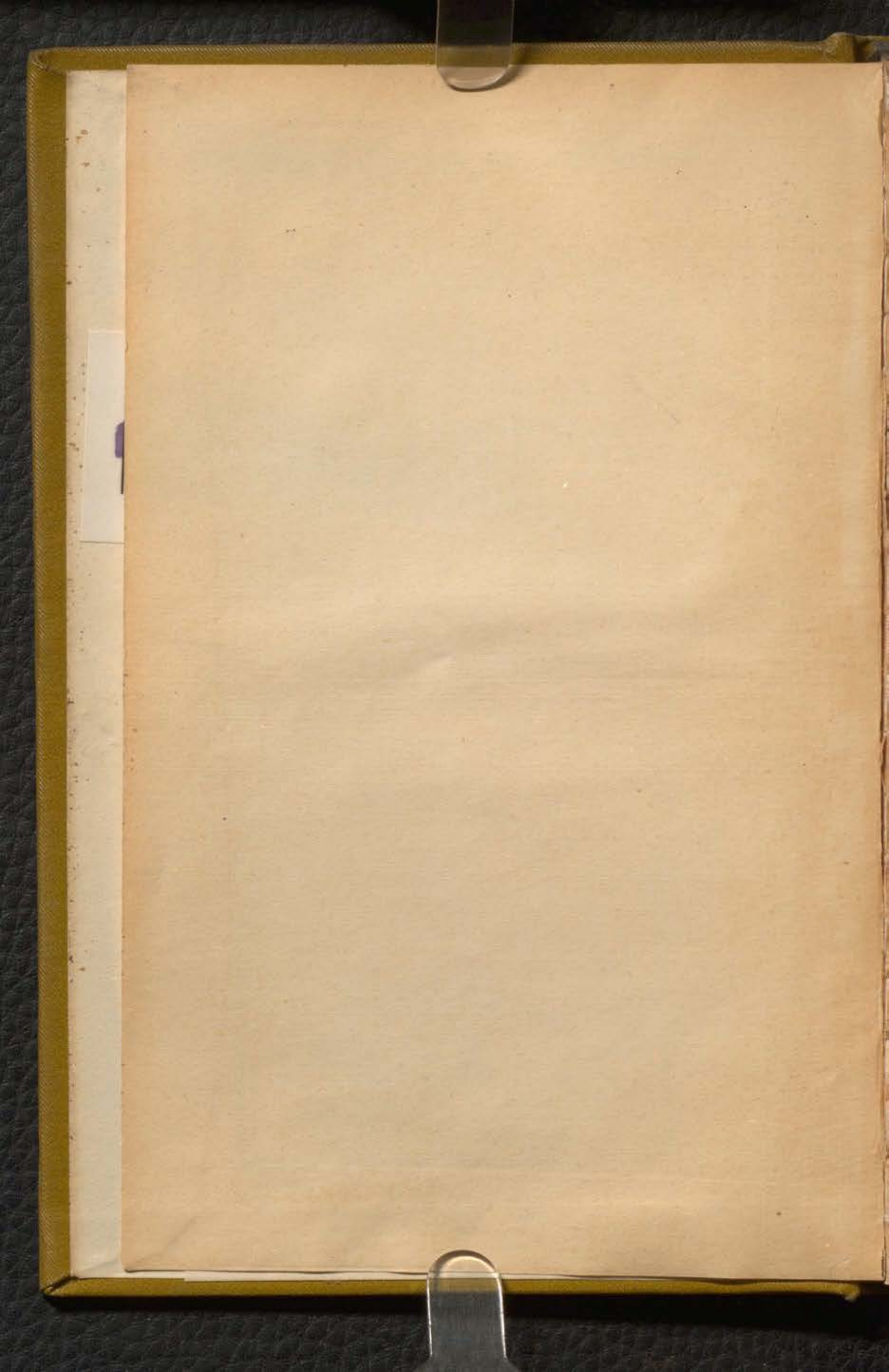




Frœbel

et

les Jardins d'Enfants

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Éducation intellectuelle et morale. 1 volume in-16, relié toile souple .... 4 »

Psychologie appliquée à l'éducation.
PREMIÈRE PARTIE : *Notions théoriques*. 1 vol. in-12, br. 3 »
— Relié toile souple 3 50
DEUXIÈME PARTIE : *Applications*. 1 vol. in-12, br. .... 2 »
— Relié toile souple 2 50

Cours de morale théorique et pratique. 1 vol. in-12, br. 3 »
— Relié toile souple 3 50

Organisation pédagogique et législation des écoles primaires (Classement des élèves; programmes; emploi du temps; répartition des programmes d'enseignement; préparation de la classe; discipline; législation et administration). 1 volume in-12, broché 3 50
— Relié toile souple .... 4 »

Histoire de la pédagogie (Principaux pédagogues et leurs doctrines; analyse des ouvrages les plus importants). 1 volume in-12, broché 3 50
— Relié toile souple .... 4 »

Cours de pédagogie théorique et pratique. 1 fort volume in-12, broché 3 50
— Relié toile souple .... 4 »

L'Instruction civique (Cours complet, suivi de *Notions d'économie politique*). 1 vol. in-12, broché .... 3 »
— Relié toile anglaise souple 3 50

Publications à l'usage des écoles primaires.

Yvan Gall. Livre de lecture courante à l'usage des cours moyen et supérieur. 1 vol. in-12, illustré, cartonné 1 40
[*Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques*].

Éléments d'instruction morale et civique.
DEGRÉ ÉLÉMENTAIRE. 1 vol. in-12, ill., cart. .... » 80
DEGRÉS MOYEN ET SUPÉRIEUR. 1 vol. in-12, cart. 1 25

Lectures morales et civiques. 1 vol. in-12, ill. cart. .. 1 50

LES GRANDS ÉDUCATEURS

Frœbel

et

les Jardins d'Enfants

PAR

GABRIEL COMPAYRÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS

LIBRAIRIE PAUL DELAPLANE

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

2068-12. — Corbeil. Imprimerie Crété.

AVANT-PROPOS

Frœbel et sa pédagogie n'ont pas été assez étudiés en France. Nous connaissons à peine celui dont Michelet saluait l'œuvre, après celle de Pestalozzi, comme un Évangile de l'éducation, *et qui a trouvé à l'étranger des légions de commentateurs et de disciples. Quelques pages enthousiastes de Michelet dans* Nos fils, *un rapport présenté par Mme Pape-Carpantier à la Commission centrale du patronage des salles d'asile, un article très documenté de M. Guillaume, dans le* Dictionnaire de pédagogie *de M. Buisson ; et c'est à peu près tout.*

Il en va autrement chez les nations étrangères. Dans les pays germaniques, il était tout naturel qu'un pédagogue allemand fût en grand honneur, et trop longue serait l'énumération des travaux que les Allemands ont consacrés à leur célèbre compatriote. Mais dans les pays anglo-saxons le succès n'a pas été moindre. En Angleterre, par exemple, le mouvement frœbélien a été des plus intenses.

C'est là que, deux ans après la mort de Frœbel, dès 1854, *Mme de Marenholtz-Bulow, l'ardente propagandiste de ses idées, commença à Londres son apostolat de conférences. Elle devait le continuer en missionnaire infatigable, et faisait son tour d'Europe pour propager la doctrine du maître, en Allemagne, en France, à Paris et à Orléans, en Belgique, en Hollande, en Suisse, au Tyrol, en Italie.*

« Les femmes sont avec nous, disait Frœbel ; elles sont mes alliées naturelles ; elles doivent me soutenir, car je leur ai

apporté ce qui doit mettre un terme à leur vasselage, et restaurer la dignité de leur sexe. » *Et ce sont des femmes, en effet, qui, dans la Grande-Bretagne et ailleurs ont principalement vulgarisé son œuvre. En* 1854, *Mme Ronge ouvre à Londres un Jardin d'enfants, qu'elle passe peu de temps après à Mlle Prœtorius ; celle-ci va à Manchester faire une série de conférences, dont le résultat fut la fondation de la* Société des Kindergarten *de Manchester, la première association de ce genre qu'ait vu naître l'Angleterre, devançant ainsi l'Allemagne elle-même, puisque la « Société Frœbel » de Berlin n'a été constituée qu'en* 1860. *Ces écoles, ces associations de propagande se sont multipliées dans la Grande-Bretagne. En* 1861, *deux dames, Mlle Heerwart et Mme de Portugall, vont à Manchester diriger, l'une le* Kindergarten *de l'école de Mlle Barton, l'autre celui de l'école de Mme Fretwell.*

En 1862, *deux autres Jardins d'enfants sont établis, à Dublin par Mlle Heerwart, et à Londres par Mlle Doreck. En janvier* 1875, *c'est Mme Michaelis, qui, après avoir évangélisé la Suisse et l'Italie, vient à Londres fonder le Kindergarten de Croydon. La même année vit paraître une nouvelle association, la* Société Frœbélienne de Londres, *qui avait Mlle Doreck pour présidente, et qui comptait comme principaux membres, Mlle Heerwart, Mme Michaelis, M. Joseph Payne, le philosophe anglais, et d'autres éducateurs encore. On organisa des écoles préparatoires, des* training colleges, *des commissions d'examen pour contrôler les résultats obtenus dans les écoles, et aussi des expositions où étaient exhibés le matériel et les œuvres des Jardins d'enfants. Des leçons modèles et des conférences sur l'éducation furent faites, notamment par le professeur Stoy, d'Iéna, et la comtesse Dinan, de Paris. En* 1880 *encore fut fondée la* Croydon Kindergarten Company, *avec Mme Michaelis comme présidente, et en* 1883, *la* Bedford Kindergarten Company. *Enfin, en* 1887, *quelques-unes des diverses associations que nous avons mentionnées s'unirent pour former l'*Union nationale frœbélienne : *un corps d'inspecteurs et*

d'examinateurs préposés à la direction et à la surveillance des maîtres et maîtresses des jardins d'enfants (1).

Mais c'est aux États-Unis surtout, dans un pays d'avant-garde, que s'est fait sentir l'influence de Frœbel. Tandis qu'une multitude d'institutrices et d'instituteurs appliquent dans plusieurs centaines d'écoles les méthodes pratiques des Kindergarten, *on y voit nombre de philosophes, de théoriciens, qui exposent avec ferveur, qui célèbrent avec enthousiasme les idées générales, les principes de l'auteur de l'*Éducation de l'homme.

M. Stanley Hall, par exemple, déclare qu'à ses yeux « la philosophie de l'éducation de Frœbel est, dans son ensemble, la meilleure que nous ayons. En elle, dit-il, vit l'esprit du christianisme ; en elle aussi l'esprit de Bacon et de Coménius. De son côté, feu Harris, *l'éminent commissionner du* Bureau d'éducation *de Washington, affirmait « qu'il n'y a pas de philosophie pour les jeunes femmes qui soit comparable à celle que Frœbel a exposée dans son livre sur les jeux de la mère avec son enfant : c'est lui qui a mis le mieux en lumière ce que les Allemands appellent* l'éducation par développement ».

Nous pourrions citer d'autres témoignages qui ne sont pas moins élogieux ; *ainsi il ne faut pas oublier qu'une traduction de Mme Joséphine Jarvis a récemment mis sous les yeux des lecteurs américains les principales œuvres de Frœbel, entre autres quinze essais parus dans l'édition allemande publiée par Wichard Lange en* 1861. *Nombreux sont aussi les livres originaux que les pédagogues des Etat-Unis ont écrits sur Frœbel. Signalons particulièrement l'ouvrage de Mlle Blow,* Symbolic education ; *et celui de M. Hughes, directeur des écoles de Toronto,* Frœbel's Educational Laws, *où l'auteur insiste sur cette idée que les méthodes*

(1) On a publié en Angleterre la traduction de quelques-unes des œuvres de Frœbel : deux membres de la Société de Londres, Mme Michaelis et Mme Keetley, ont fait paraître les *Lettres* de Frœbel sur le *Kindergarten*, et plus récemment son *Autobiographie*.

de Frœbel ne valent pas seulement pour les enfants de 3 à 6 ans, dans les Kindergarten, *et qu'on peut les appliquer, ou tout au moins s'en inspirer, dans l'éducation des adolescents et dans les collèges.*

C'est en France que l'Évangile de Frœbel semble avoir été le moins lu, le moins pratiqué jusqu'ici. On aurait pu espérer mieux, si l'éloquence de Michelet avait trouvé plus d'écho dans notre pays. Notre grand historien reçut en 1855 *la visite de Mme de Marenholtz, qui lui était adressée et recommandée par son illustre ami, Edgar Quinet. Il fut tout de suite séduit, conquis par l'esquisse qu'elle lui fit d'un système d'éducation qui cadrait avec ses propres idées : et il en fait mention dans son journal comme d'un événement important : «* 6 *mars* 1855. *Visite intéressante de Mme de Marenholtz. Jardin d'enfants, religion de la nature... »*

Une religion en effet : mais religion de l'enfant plus encore que de la nature, car la grande création de Frœbel, la réalisation suprême de ses méditations et de ses rêves, ce sont les Jardins d'enfants, et sa pédagogie a pu être justement appelée la « science des mères ».

Mais pour des raisons diverses qu'il serait difficile d'analyser, l'enthousiasme de Michelet n'a pas été partagé par ses compatriotes. Les pages éloquentes qu'il avait écrites sur Frœbel ont été oubliées (1), ou tout au moins sont restées inefficaces.

D'après une statistique récemment publiée, on compte tout au plus sept à huit Kindergarten *français (2), la plupart établis à Paris, grâce à des initiatives privées, un autre au*

(1) Elles ont été pourtant réimprimées récemment dans une brochure intitulée : *L'Évangile de Frœbel*, avec une préface de Gabriel Monod, Paris, Nathan, 1912. Cette brochure aura été une des dernières publications du très regretté Gabriel Monod, qui vient de mourir.

(2) Voir la *Revue* du 15 mars 1912, article de M. l'abbé F. Klein. Cet article a été reproduit et complété dans le livre que M. Félix Klein vient de publier sous ce titre : *Mon filleul au Jardin d'enfants*. Paris, Colin, 1912.

lycée de jeunes filles de Versailles, un aussi au collège de Tourcoing.

Mais peut-être sommes-nous à la veille de secouer une trop longue indifférence. C'est une femme encore, Mlle Fanta, professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, qui a pris l'initiative du mouvement. En 1910, *elle a adressé un appel chaleureux, qui a été entendu, aux jeunes filles de France en faveur des œuvres frœbéliennes. En* 1911, *nouvelle brochure, où Mlle Fanta nous annonce qu'elle a fondé à Paris, sous de hauts patronages universitaires, l'*Union frœbélienne française, *qui a déjà recueilli de nombreuses adhésions, et qui se ramifie en province dans deux associations filiales, l'*Union frœbélienne de Versailles, *l'*Union frœbélienne de Tourcoing. *Ces sociétés se proposent d'étudier et de propager les méthodes de Frœbel, de rechercher dans quelles conditions elles pourraient s'adapter aux mœurs françaises ; et dans ce sens, un cours normal a déjà été organisé au Collège Sévigné, où un certain nombre de jeunes filles apprennent à les connaître et à les mettre en œuvre.*

Le mouvement frœbélien semble donc commencer à s'organiser en France ; un peu tardivement, il est vrai, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Nous souhaitons que cette brève étude consacrée à la vie de Frœbel et à ses œuvres contribue à le seconder et à en accélérer le succès.

FRŒBEL

Avant d'aborder l'étude des principes pédagogiques du réformateur allemand, et afin de les bien comprendre dans leur nouveauté originale, il ne sera pas inutile de faire tout d'abord connaissance avec l'homme lui-même, et de nous rendre compte de la formation de son esprit. Son éducation n'a pas été une éducation banale, qui se soit faite par les voies ordinaires. Frœbel n'est point passé par une école normale; il n'a pas suivi les cours réguliers d'un collège ; il n'a fréquenté qu'accidentellement, et fort tard, les Universités d'Iéna, de Gœttingue et de Berlin. Son instruction, faite de pièces et de morceaux, décousue et hasardeuse, est restée fort incomplète, et ce qu'il y a eu d'irrégulier, de désordonné dans le développement de son intelligence primesautière, explique en partie l'originalité souvent étrange de ses conceptions.

Comme l'a fait remarquer déjà un écrivain anglais, les opinions, le caractère, l'âme de Frœbel sont directement sortis de sa vie. Commençons donc par raconter quel fut l'emploi de ses années d'enfance et de jeunesse. La tâche est des plus aisées,

Frœbel ayant pris soin d'écrire, au moins en partie, son autobiographie (1). Inutile de dire que ses confessions n'ont rien du charme de celles de Rousseau, bien que la pédagogie de Frœbel ait quelques points de ressemblance avec celle de l'auteur de l'*Émile*. Mais elles ont du moins le mérite de l'exactitude, et complétées par une lettre écrite, en 1828, au philosophe Krause, par les *Réminiscences* de Louise Frœbel, sa seconde femme, elles nous permettent de suivre les principaux incidents d'une carrière mouvementée, qui n'a rien de rectiligne, qui s'est déroulée en zigzag, pour ainsi dire, et elles nous révèlent les dessous d'une vie intérieure un peu compliquée.

(1) Cette autobiographie, composée en 1827 sous forme d'une lettre au duc de Meiningen, n'a pas été achevée malheureusement. Pour la compléter, il faut lire la lettre écrite par Frœbel en 1828 au philosophe Krause. Nous nous sommes servi aussi de l'étude rédigée par Barop pour l'édition de Lange en 1862, sous ce titre : *Les moments critiques dans la communauté frœbélienne*, et encore des *Réminiscences* de M[me] Louise Frœbel, sa seconde femme.

I

« Je suis né à Oberweissbach, un village de la forêt de Thuringe, dans la petite principauté de Schwarsburg-Rudolstadt, le 21 août 1782 » ; ainsi commencent sans autre préambule les mémoires de Frœbel, et, pendant plus de 100 pages, il nous raconte par le menu son existence d'enfant et d'adolescent.

Le premier point à noter est que Frœbel a été de tout temps un homme profondément religieux, un chrétien, un luthérien fervent (1). Ses origines, sa famille, ses premières impressions scolaires le prédestinaient à être un homme de foi et de piété. Il était le cinquième fils d'un modeste pasteur de campagne, qui dirigeait une paroisse de 5 à 6.000 âmes disséminées dans plusieurs villages. Théologien de la vieille école, luthérien rigide et austère, le père de Frœbel estimait moins la science que la foi. Absorbé par ses devoirs professionnels, il n'avait guère le temps de s'occuper de l'instruction de son dernier né, découragé d'ailleurs par la difficulté qu'il avait eue à lui apprendre à lire.

(1) C'est bien à tort que Michelet, dans un passage tendancieux de son livre *Nos Fils*, met en doute la foi chrétienne de Frœbel.

Sa mère mourut peu de temps après sa naissance. De sorte que celui qui a été l'apôtre de l'éducation par la mère a été privé lui-même des soins maternels ; et le futur bienfaiteur des petits enfants, l'artisan de leur bonheur, n'a pas connu la douceur d'une enfance heureuse, choyée par la tendresse des parents.

Son père se remaria ; sa belle-mère qu'il avait accueillie avec une expansion de joie puérile, et qui le traita d'abord avec quelque affection, se détourna de lui, quand elle eut à aimer et à élever son propre enfant. Elle le délaissa, lui fut malveillante et rude : une vraie marâtre. Elle ne lui adressait la parole qu'à la troisième personne. « Je me sentais complètement seul, dit-il dans son autobiographie, et mon âme était pleine de douleur. » Ce fut le commencement d'une vie réfléchie, forcément pensive et méditative dans sa solitude. Le pauvre enfant était comme abandonné dans la maison paternelle (1), et le pédagogue qui devait plus tard attribuer au jeu une importance capitale dans le développement des enfants n'a guère joué dans son enfance.

En quelques points, cependant, les impressions du foyer domestique préparaient Frœbel à sa destinée. Ainsi son père faisait du jardinage, sa distraction favorite, et il l'associait à ses travaux : l'amour des plantes, le goût de la botanique lui en

(1) Il était cependant soutenu par l'affection de ses frères aînés, qui ne l'abandonnèrent jamais.

resta. D'autre part, dans une famille patriarcale et des plus simples, avec des parents amoureux de l'ordre et s'occupant eux-mêmes de la bonne tenue de leur maison, l'enfant était appelé à prendre part aux soins pratiques du ménage ; et, peut-être, faudra-t-il voir un ressouvenir de ces habitudes d'activité enfantine, dans l'idée, chère à l'organisateur des Jardins d'enfants, des occupations manuelles qu'il propose à ses élèves, voulant exercer leurs mains autant que leur esprit. Ajoutons que le doux éducateur qu'a été Frœbel, s'il n'a fait à la maison paternelle que l'apprentissage d'une éducation sévère et même dure, a trouvé au contraire un régime de douceur et de tendresse chez son oncle maternel, le pasteur Hoffmann, de Stadt-Ilm, à la garde duquel on le confia lorsqu'il avait dix ou onze ans.

Frœbel a fréquenté deux fois l'école primaire, d'abord dans son village natal, et ensuite à Stadt-Ilm. Sa belle-mère avait décidé qu'il n'était pas assez bien doué pour suivre comme ses frères les cours plus ou moins dispendieux d'une Université. On l'envoya donc à l'école du peuple. « Ce fut, dit-il, le début de ma vie intellectuelle. C'est alors que les bourgeons se développèrent sur l'arbre de ma vie... »

A l'école d'Oberweissbach, — c'était une école de filles, choisie de préférence à l'école de garçons tout simplement parce que le père de Frœbel vivait en mauvaise intelligence avec l'instituteur, — les sentiments religieux de Frœbel s'affermirent encore. Il y avait été préparé par les ser-

mons de son père, — sermons d'une mysticité symbolique, — qu'il écoutait attentivement, et aussi par les instructions que le pasteur donnait à ses ouailles pour la préparation à la confirmation. Il était entouré d'enfants pieux qui récitaient régulièrement des passages de l'Écriture. Ils les répétaient pendant tous les jours de la semaine, soit individuellement, soit en chœur. La semaine où Frœbel entra à l'école, le texte choisi était : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu... J'entendais répéter ces paroles chaque jour. Et je les entends encore, écrivait-il quarante ans après, retentir dans ma mémoire, avec le ton et l'accent de celles qui les prononçaient. » Dans sa pensée résonna toujours l'écho des hymnes qu'il avait apprises tout enfant pour le service du dimanche, et dont deux versets surtout avaient fait sur son âme une impression qui ne s'effaça jamais : « Elève-toi, mon cœur. » — « Il est difficile d'être chrétien. »

Frœbel était d'une telle sensibilité religieuse qu'il fondait en larmes quand on lui racontait la passion du Christ. Il se proposait d'imiter Jésus, de prendre sa vie pour modèle. « Cette pensée, disait-il, est devenue plus tard comme le pivot de ma vie entière. » Et, précocement sérieux, il disait aussi : « Je veux être un bon et brave homme. »

Toute sa vie il est resté fervent chrétien, mystique même, voyant le divin partout, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, persuadé que l'éducation n'a pas d'autre but que de mani-

fester et de publier dans l'homme l'action que Dieu exerce en lui, confondant presque, dans son vague panthéisme, la nature et l'univers avec Dieu.

Nos esprits modernes, positifs, et que dessèche le souffle d'un rationalisme à outrance, ont peine à concevoir chez un homme du XIXe siècle un état d'âme semblable, où le mysticisme domine, mais où il coexiste pourtant avec la préoccupation passionnée des œuvres pratiques de réalisation scolaire.

A Stadt-Ilm, où Frœbel fréquenta pour la seconde fois l'école primaire, sous la tutelle de son oncle maternel, le pasteur Hoffmann, un brave homme indulgent et doux, il apprit quel est le vrai moyen pour un maître d'obtenir des résultats et de dominer ses élèves. « J'avais, dit-il, deux instituteurs, l'un pédant et raide, grondeur et sévère, qui n'exerçait aucune action sur nous, et avec lequel on ne faisait rien de bon; un autre, au contraire, au cœur large et généreux, qui faisait de nous ce qu'il voulait, et auquel il suffisait d'un regard pour nous gouverner. »

C'est là aussi que commencèrent à germer quelques-unes de ses idées pratiques de pédagogie. Il y prit le dégoût des leçons apprises par cœur. Il y fut rebuté par les méthodes usuelles de l'enseignement géographique: « Nous répétions nos leçons comme des perroquets, parlant beaucoup et ne connaissant rien de réel. » Il y apprit aussi un peu de latin, mais par de mauvais procédés. « A peine étais-je capable de décliner un substan-

tif ». Quoiqu'il s'y soit remis à plusieurs reprises, il ne poussa jamais bien loin l'étude des langues anciennes. Mais il était passionné pour les sciences naturelles, pour la botanique surtout. Il faut y joindre l'arithmétique, son étude favorite. « Sans les mathématiques, disait-il, ou du moins, sans la connaissance approfondie de l'arithmétique, l'éducation de l'homme n'est qu'une œuvre misérable et précaire, sans aucune consistance ; et c'est l'ignorance des mathématiques qui oppose au développement, à la civilisation de l'homme et de l'humanité un obstacle insurmontable. » De là l'importance que nous le verrons attacher plus tard aux mathématiques, dans l'organisation des jeux et des occupations de l'enfance.

On n'aurait pas analysé les divers éléments qui contribuèrent à former dans sa jeunesse l'esprit complexe de Frœbel, si l'on ne signalait la grande place qu'y occupait le sentiment de la nature : « J'aimais, dit-il, les montagnes, les champs, les forêts. » Quand le moment fut venu de choisir une carrière, c'est la vie champêtre qui l'attira d'abord. « Je voulais être un agriculteur pour de bon, dans la pleine acception du mot. » A seize ans, il s'engagea, à Neuhaus, au service d'un ami de son père, pour apprendre l'art du forestier, de l'arpenteur-géomètre, du surveillant de fermes. Mais les circonstances et son esprit inquiet écartèrent Frœbel de cette vie forestière où il avait cru trouver sa vraie destinée ; et en 1793 il se fit inscrire comme

étudiant en philosophie à l'Université d'Iéna. Une lettre de recommandation de son père suffit pour lui en ouvrir les portes. Mais, pour subvenir aux frais d'études et à son existence matérielle, il fut obligé de réaliser une petite propriété qu'il tenait en héritage de sa mère. Cela fut encore insuffisant. Malgré la régularité et la simplicité de sa vie d'étudiant pauvre et laborieux, il faisait des dettes, sans parvenir à les payer. Durant toute sa vie il a fait preuve d'une grande insouciance matérielle. Il devait à son restaurateur trente thalers, et il fut emprisonné, comme insolvable, par décision du Sénat de l'Université. Il passa neuf semaines en prison, et n'en sortit que lorsque son père se fut décidé à lui venir en aide, à la condition qu'il renoncerait à toute part dans l'héritage familial.

A l'Université d'Iéna, Frœbel étudia la chimie, qui « le fascina », dit-il, mais il se consacra surtout à l'histoire naturelle, sous un maître savant pour son temps, mais qui en était encore à croire que le squelette humain était le modèle, le prototype, que la nature avait suivi dans la formation des espèces inférieures. Il se dispersait d'ailleurs dans d'autres études. Il faisait même de la philosophie, qui lui inspirait grand respect. Et au milieu de ces études disparates qui portaient sur trop d'objets, et qui furent trop peu de temps poursuivies, flottaient vaguement en lui quelques idées générales. A Iéna, il percevait déjà, comme il disait, « l'unité dans la diversité, la corrélation des forces de

la nature, l'interconnexion de toutes choses ».

La recherche de l'unité a été, si on peut dire, la marotte de Frœbel, comme l'a été pour d'autres la recherche de la pierre philosophale : « Tout est unité, écrivait-il, tout repose sur l'unité ; tout sort de l'unité ; tout aspire à l'unité ; tout y revient. » Et pourtant jamais vie ne fut plus diversifiée que celle de cet amant de l'unité. Il attachait une extrême importance à l'accord, à l'harmonie des enseignements, et, pour ainsi dire, à la science unifiée, et lui-même il n'a reçu qu'une instruction décousue, désordonnée. Il sentait bien le défaut de son éducation incomplète : « Je ne puis guère prétendre à me donner pour un homme cultivé. » Et il écrivait à son ami le philosophe Krause : « Vous avez eu la bonne fortune de suivre le chemin régulier de la culture ; vous n'êtes pas, comme moi, tombé de Charybde en Scylla. »

Après deux ans de séjour à Iéna, Frœbel revint passer quelque temps dans la maison paternelle, où il travailla seul, prenant sur ses lectures des notes sans fin, au point que son père songea à lui interdire cette folle dépense de papier. Mais après la mort de son père, survenue en 1802, il se trouva de nouveau désemparé, toujours cherchant en tâtonnant sa voie. Il occupa tour à tour divers emplois, à Bamberg, dans l'administration agricole, à Bayreuth et dans le duché de Mecklembourg comme comptable ou intendant de gros propriétaires.

Mais le moment allait enfin venir, en 1805, alors qu'il avait vingt-trois ans, où Frœbel devait prendre conscience de sa vocation d'éducateur et où il devint maître d'école. Il a raconté lui-même, dans sa lettre à Krause (1), comment l'inspiration lui vint de consacrer désormais sa vie à l'éducation. Il a poétisé et légèrement dramatisé le récit de cette journée, qu'il ne faudrait pourtant pas comparer à la fameuse nuit de Jouffroy. Il allait du Mecklembourg à Francfort-sur-le-Mein. Il voulait trouver un emploi d'architecte. Il était arrivé, dans sa promenade solitaire, aux environs de Wartbourg, à l'endroit où le Mein se jette dans le Rhin. C'était par une belle matinée de printemps, la plus belle qu'il eût jamais vue, dit-il, en face de sites merveilleux :... Il a toujours aimé à associer la nature à ses résolutions et à ses actes. Il se demandait avec quelque anxiété si le métier d'architecte était bien celui qui lui convenait : « Puis-je faire œuvre d'homme en devenant architecte ? Y trouverai-je un moyen de cultiver et d'ennoblir l'humanité ? »

Tout à coup, au cours de ses rêveries et de ses incertitudes, une pensée surgit, celle de l'éducation et du relèvement de l'humanité par l'éducation : « Une vie inattendue fleurit en moi ; elle féconda et excita les forces intimes de mon esprit... »

(1) C'est Krause qui initia Frœbel à la pédagogie de Coménius dont il était le grand admirateur. Nul doute qu'en étudiant les idées du célèbre pédagogue tchèque et son plan d'organisation scolaire, Frœbel n'ait été fortifié dans sa vocation pédagogique. Il y a bien quelque analogie entre la *Schola materni gremii* et le Jardin d'enfants.

Le sort en était jeté, et les circonstances fortifièrent Frœbel dans sa résolution, en le mettant à même de réaliser tout de suite son vœu. Son ami Gruner, sur lequel il comptait pour trouver une occupation à Francfort, lui déconseilla de faire de l'architecture, et lui représenta qu'il vaudrait mieux pour lui instruire des enfants que construire des maisons. Frœbel venait d'ailleurs d'apprendre que ses papiers, ses certificats universitaires, étaient perdus, et, avec son esprit religieux, il se plut à voir dans cet accident une manifestation de la volonté de la Providence (1). Il accepta donc l'offre que lui faisait Gruner de lui donner une place d'instituteur dans son école. C'était une école importante, l'école-modèle de Francfort, dirigée selon les méthodes de Pestalozzi dont Gruner avait été l'élève. Frœbel eut à conduire une classe de 30 à 40 élèves de 9 à 11 ans. Il s'y sentit tout de suite à l'aise, dans son élément, comme chez moi, écrit-il. « Après de longs égarements, j'avais enfin trouvé ma voie. J'étais comme un poisson dans l'eau, comme un oiseau dans l'air... »

Que pouvait être pourtant dans son enseignement improvisé cet instituteur novice, si peu préparé à sa nouvelle tâche : un peu sans doute ce qu'avait été Krusi, le premier collaborateur de Pestalozzi,

(1) « Je jugeai que la Providence avait voulu par cet incident m'ôter la possibilité d'un retour en arrière. J'acceptai la proposition de Gruner. »

lorsque le colporteur ignorant de la veille fut du jour au lendemain transfomé en maître d'école : un bien médiocre praticien assurément dans la partie technique de son enseignement. Mais il avait le dévouement, la foi ; il aimait les enfants ; il préparait avec zèle chacune de ses leçons, qui portaient sur l'allemand, le dessin, l'arithmétique et la géographie physique. Il s'intéressait aux élémentsde l'instruction, lui qui devait plus tard composer le suggestif opuscule : *Comment Lina apprit à écrire.* Il recherchait des méthodes nouvelles, tout en appliquant celles de Pestalozzi. Il usait peu des livres. Il proscrivait absolument les leçons apprises par cœur. Comment aurait-il pu faire subir à ses élèves un régime qu'il avait refusé qu'on lui imposât à lui-même ? Au surplus, quand on lui posait des questions embarrassantes : « Je laissais, dit-il, la nature parler pour moi. »

Frœbel aurait pu continuer sa carrière pédagogique à l'école de Francfort, où le Consistoire local l'avait définitivement nommé. Mais je ne sais quel démon intérieur le poussait sans cesse à changer sa vie ; et, dès 1807, le maître d'école devint précepteur des trois fils de M. de Holzhausen. Il ne crut pas pouvoir mieux faire, pour les instruire, que d'aller avec eux suivre à Yverdon les leçons de Pestalozzi. L'institut d'Yverdon était alors dans tout son éclat. C'est à Pestalozzi qu'on venait de toutes parts demander le mot d'ordre de l'éducation. Son nom produisait sur l'esprit de Frœbel un effet magique

Il était déjà allé lui rendre visite pendant quelques jours en 1805, faisant à pied le voyage d'Yverdon ; mais cette fois ce fut pendant deux ans qu'il devint son élève, s'initiant à tous les détails de son enseignement, et pénétrant le plus possible dans la vie intérieure de l'établissement.

Il est intéressant de rechercher comment Frœbel jugea les efforts de son grand devancier. Son admiration pour l'homme ne l'empêcha pas de constater les lacunes et les imperfections d'un système incomplet ou incohérent. Il vit le bien et le mal. Il fut, dit-il, à la fois exalté et découragé. Les élèves l'émerveillèrent par leur force en arithmétique. « Ils étaient capables, dit-il, de résoudre en se jouant des questions qui m'auraient embarrassé moi-même. » Mais dans le reste, sauf pour le chant, les résultats ne lui parurent pas répondre aux efforts d'un éducateur plus ardent que pratique, et dont le système « manquait d'unité intérieure ». Frœbel n'en a pas moins écrit : « Le temps que je passai à Yverdon fut dans ma vie une époque décisive. »

L'institut d'Yverdon était d'ailleurs, à cette époque, en proie aux dissensions intérieures qui attristèrent les derniers jours de Pestalozzi. Frœbel, qui ne connut jamais de semblables difficultés, et qui vécut toujours en paix avec ses collaborateurs Middendorf, Langethal(1), Barop(2), fut attristé par ce qu'il put entrevoir des luttes sourdes qui déchiraient et minaient

(1) Voyez plus loin, p. 27 et suiv.
(2) Barop était un neveu de Middendorf.

l'institut d'Yverdon. Lui qui abondait dans son sens propre, qui avait en lui-même une imperturbable confiance, poussée jusqu'à l'excès, qui trouvait toujours à ses fautes une explication et une excuse, dut apprécier avec quelque sévérité la faiblesse du caractère, le manque d'autorité du pauvre Pestalozzi, toujours hésitant et se défiant de lui-même, toujours prêt à s'accuser de ses erreurs.

La vie de Frœbel a été une vie errante, comme celle de Pestalozzi, comme celle de Coménius. En 1811, l'instituteur de Francfort redevint étudiant d'Université à Gœttingue, puis à Berlin. Grâce à un héritage de sa tante maternelle, il pouvait maintenant suffire à ses besoins. A la fin de son séjour à Berlin, il fut nommé d'ailleurs professeur assistant, sous les ordres du professeur Weiss, au Muséum minéralogique de l'Université. C'est alors qu'il s'éprit particulièrement de l'étude de la cristallogie, ravi par les formes des cristaux, qui dans leurs facettes régulières et symétriques, réalisaient son rêve d'unité et d'harmonie. « Mes roches et mes cristaux étaient pour moi comme un miroir, où je pouvais découvrir le développement de l'humanité et son histoire. »

D'autres études sollicitaient en même temps son esprit ondoyant et curieux. Il fut pris d'un beau zèle, qui ne dura pas, pour l'étude des langues orientales, pour l'hébreu et l'arabe. Il fit un peu de grec. Mais comme nous l'avons dit, il fut toujours réfractaire à l'étude des langues, dont

les méthodes lui semblaient sans vie, dépourvues de liaison et d'enchaînement. La lecture d'une traduction du Zend-Avesta lui avait un moment donné le goût de l'histoire des religions. Mais par-dessus tout l'idée de l'éducation dominait sa pensée. Après avoir reconnu, disait-il, les lois de la nature physique et l'absolue unité de l'univers, « la connexion certaine de tout le développement cosmique », il prétendait rechercher et découvrir les mêmes lois dans le monde des hommes, et par suite il étudiait l'histoire, la politique, l'économie politique. « L'humanité, dans son ensemble, était devenue mon souci dominant. » De 1811 à 1813, ce furent des années de labeur intense et continu : il étudiait toute la journée, et il méditait le soir jusqu'à minuit, en se promenant sous l'éclatant ciel étoilé, non sans s'intéresser à la fameuse comète de 1811.

Mêlé au travaux de l'Université de Berlin, Frœbel avait caressé un moment l'idée d'une carrière académique. Ce fut la carrière militaire qui s'ouvrit à lui en 1813. Il répondit à l'appel aux armes, malgré sa constitution débile, et s'enrôla comme volontaire. Il considérait comme un devoir strict, pour un éducateur qui aurait à enseigner à ses élèves leurs devoirs envers la patrie, de commencer par donner l'exemple. « Je ne suis pas Prussien », disait-il, mais déjà il s'enflammait, dans son sentiment de fraternité germanique, à l'idée de défendre la terre allemande, le peuple allemand. Un

certain enthousiasme militaire s'empara de lui; il admirait, à cause de leur régularité, les exercices de l'armée, et toujours fidèle à ses pensées philosophiques, il recherchait la connexion des diverses parties de l'art militaire. La paix de Paris,en 1814, mit fin à ce bref passage dans le métier des armes et comme il le dit, « en arrêtant l'armée sur les bords du Rhin, on m'empêcha de voir Paris. »

Cet intermède militaire avait interrompu le cours des études de Frœbel : mais il eut l'avantage de le mettre en rapport avec des jeunes gens dont il fit ses amis et plus tard ses auxiliaires, ses adeptes dociles. Il était incorporé au fameux corps de Lutzow, dans le même bataillon que deux étudiants de Berlin, Middendorf et Langethal. Il se lia avec eux d'une étroite amitié. Les trois compagnons d'armes causaient entre eux de questions d'éducation ; ils ébauchaient des plans d'enseignement. La fraternité militaire les préparait à la fraternité scolaire. Middendorf devait être le plus fidèle collaborateur de Frœbel, son inséparable, « ce qu'Aaron était à Moïse... Quand on voyait l'un, l'autre n'était pas loin. » C'est en 1817 qu'il devint l'associé de Frœbel, lorsque celui-ci eut fondé son *Institut universel allemand d'éducation*, établi d'abord à Griesheim (1), et transféré l'année suivante à Keilhau, dans le voisinage de Stadt-Ilm. Langethal,

(1) Griesheim est un village situé à quelques kilomètres de la paroisse de l'oncle de Frœbel, le pasteur Hoffmann, qui l'avait recueili dans sa jeunesse.

comme Middendorf, rejoignit Frœbel à Keilhau. Ils ajoutèrent plus tard, l'un et l'autre, en 1826, les liens du sang à ceux de l'amitié, en épousant, l'un, une fille de Christian Frœbel, l'industriel, l'autre, la fille adoptive de Mme Frœbel. Christian, dès 1820, avec sa femme et ses enfants, était venu s'adjoindre à ce qu'on peut appeler la Communauté de Keilhau.

Keilhau a été, à partir de 1816, le centre d'action de Frœbel. C'est de là qu'il adressa en 1820 sa *Lettre au peuple allemand*. C'est là qu'il publia une série d'ouvrages : en 1821, *Les Principes, les moyens et la vie intérieure de l'institut de Keilhau;* en 1822, *sur l'Éducation allemande*, étude qu'il continua en 1823; en 1826, l'*Éducation de l'homme.* C'est là encore qu'il fonda plusieurs journaux d'éducation, notamment, en 1826, le *Journal d'Éducation de la famille.* Et à cette activité de la plume et de la pensée s'ajoutait le travail assidu de l'enseignement oral (1).

Keilhau a eu ses jours de prospérité. Il a été pendant quelques années, après Yverdon, où venaient en foule les admirateurs de Pestalozzi, un lieu de pèlerinage, la Mecque de l'éducation. A l'origine, il n'eut pour élèves que les trois fils de Christophe Frœbel, mort en 1813, et les deux fils de Christian : cinq en tout. Le sixième fut le jeune

(1) C'est en 1818 que Frœbel contracta son premier mariage, en épousant la femme divorcée d'un pasteur, intelligente et instruite, Mme Wilhelmine Klepper. Elle amena avec elle sa fille adoptive Ernestine, qui devait épouser plus tard Langethal.

frère de Langethal. Puis le nombre des élèves s'éleva jusqu'à douze, et dans la suite il s'accrut encore, sans dépasser pourtant une cinquantaine. Ils y étaient heureux. On appelait l'institution « l'Eldorado des écoliers ». Ils se distinguaient particulièrement dans les sports athlétiques. Keilhau était une vraie famille; et il le devint plus encore, lorsqu'en 1845, Louise Levin, celle qui devait être la seconde femme de Frœbel, s'associa à l'œuvre commune. Frœbel ne logeait pourtant pas à l'institut : il habitait dans le voisinage une maison de paysan. Mme de Marenholtz raconte même qu'il couchait dans un poulailler. Il a toujours été d'une extrême simplicité de goûts, bien que dans sa jeunesse il se fût singularisé par l'excentricité de son costume : à Neuhaus, l'apprenti forestier portait un chapeau tyrolien à grandes plumes flottantes et des bottes à l'écuyère.

Mais Keilhau connut aussi ses moments de détresse et de crise. Sous ce titre : *Moments critiques de la communauté frœbélienne*, son fidèle collaborateur Barop, qui y entra en 1828, a raconté les difficultés financières qui accablaient Frœbel. L'insuffisance des ressources a toujours été un obstacle à l'exécution de ses projets. Il a souffert de la pauvreté. A certaines époques, il était obligé de rationner son pain. Dans ses voyages, il lui arriva même de coucher à la belle étoile, pour économiser les frais d'auberge. Sans doute il a trouvé des concours généreux. Son frère Christian avait consacré à

l'œuvre toute sa fortune. Middendorff, lui aussi, avait jeté son avoir dans le trésor commun. Mais, dit Barop, « ces dons s'évanouissaient aussi vite que des gouttes d'eau qui tombent sur un sol desséché. » Il avait fallu acheter des terrains, édifier de nouvelles constructions, lorsque le nombre des pensionnaires s'était accru.

En 1827, le nombre des élèves diminuait; ils n'étaient plus que cinq ou six. Les créanciers tempêtaient de toutes parts : « On eût dit que le diable lui-même s'était déchaîné contre nous. » Frœbel était obligé de se cacher, de se dérober par une porte de derrière, et d'aller se promener sur les collines voisines, lorsque apparaissaient des fournisseurs impatients d'être payés, et que soutenaient, avec menaces de procès, « des hommes de loi qui trempaient, dit Barop, leurs mains avides dans notre misère ». Frœbel laissait à Middendorff le soin de les recevoir. Middendorff, beau parleur, — tandis que Frœbel avait le parler lent, — était l'orateur de la communauté. Avec son pouvoir de fascination, il savait amadouer, entortiller son monde, et il réussissait, avec de bonnes paroles et sans payer, à renvoyer, à peu près satisfaits, les créanciers les plus intraitables.

Aux embarras financiers s'ajoutèrent souvent le mauvais vouloir et l'hostilité de ceux qu'un traditionnalisme routinier arme contre les réformateurs et toutes les nouveautés. Les pouvoirs publics restèrent indifférents, jusqu'au jour où ils furent tout à

fait hostiles. En 1826, le gouvernement prussien parla de fermer Keilhau, et n'y renonça qu'à la condition que les élèves ne porteraient plus le costume de ceux qu'on appelait « les démagogues », l'ancien costume allemand avec les cheveux longs. Plus tard, en 1851, le ministre de Prusse, de Raumer, interdit les Jardins d'enfants que Frœbel avait déjà créés en assez grand nombre. C'était une époque de réaction, en Allemagne aussi bien qu'en France, qui vit promulguer la même année la oi Falloux. Mais c'est le clergé surtout qui contrecarrait les efforts du novateur indépendant. On le traitait d'hérétique. A Villisau, en Suisse, une multitude ignorante, ameutée par un moine fanatique, faillit faire un mauvais parti au maître et à ses disciples.

Mais rien ne décourageait Frœbel. Sa foi éducatrice grandissait avec l'âge. A côté des détracteurs ou des indifférents, il trouvait d'ailleurs des amis enthousiastes. Son nom circulait dans le monde. A côté de lui une de ses admiratrices disait : « Il y a deux mille ans, avec une armée de femmes et d'enfants, le Sauveur a remporté des victoires et conquis l'humanité. Pourquoi ce qui a été possible autrefois ne le serait-il pas aujourd'hui ? » Celui qu'on avait traité tantôt de « pauvre fou », tantôt de « charlatan », était considéré par quelques personnes comme un nouveau Christ, comme un nouveau Messie.

Quelques réalisations et beaucoup de projets, voilà

ce qui occupa les vingt-cinq dernières années de la vie de Frœbel. C'est ainsi qu'en 1829, il négociait sans succès, avec le duc de Meiningen, pour établir à Helba une école enfantine. En 1831, sans abandonner complètement Keilhau, qu'il laissa aux mains de Langethal, puis à celles de Barop, — l'intelligent et actif Barop ; un de ses meilleurs disciples, devenu son neveu par son mariage avec une fille de Christian, — il s'établissait en Suisse, près de Lucerne, dans le château de Wartensee, mis à sa disposition par le compositeur de musique Schnyde, un de ses amis de Francfort. Il y ouvrait un nouvel institut qui fut transféré l'année suivante à Villisau, dans le canton de Berne. En 1835, soutenu par les autorités bernoises, il fondait un orphelinat à Burgdorf, dans la ville même où Pestalozzi avait fait ses premiers débuts d'instituteur.

C'est alors qu'il publia son plus bizarre ouvrage, un livre prophétique : *L'année 1836 demande un renouvellement de la vie.*

L'idée qui devait immortaliser son nom prenait de plus en plus corps dans son esprit, l'idée de l'éducation des tout petits. Renonçant aux instituts hybrides, à moitié primaires, à moitié secondaires, qu'il avait dirigés jusque-là, il rêvait de fonder des écoles du peuple, destinées aux seuls enfants. Il s'était convaincu que, pour rajeunir l'humanité, pour la régénérer par l'éducation, il fallait commencer par la base. En 1837, il ouvrait à Blankenbourg une institution pour l'éducation des petits

enfants. Il publiait un nouveau journal intitulé : *Venez, vivons pour nos enfants*. En 1835, fondation analogue à Dresde, après une conférence de Frœbel, à laquelle assistait la reine de Saxe ; en 1835, encore autre création à Francfort, et le mouvement allait se développer.

Il semble que ce soit à son retour de Berlin, où il était allé accompagner sa femme malade, en 1836, que Frœbel conçut l'idée d'établir des instituts spéciaux pour l'éducation des enfants. Mais quel nom leur donner ? « Si je pouvais trouver une appellation convenable pour baptiser mon nouveau-né », disait-il à Middendorff et à Barop, en se promenant avec eux aux environs de Blankenbourg ? Tout d'un coup, il s'arrêta, comme cloué sur place ; ses yeux prirent un éclat merveilleux, et il jeta aux quatre vents du ciel ce cri retentissant que répétèrent les échos des montagnes : « Euréka ; j'ai trouvé, Kindergarten sera le nom de l'école nouvelle. »

II

Nous passerons rapidement sur les dernières années de la vie de Frœbel, ayant voulu surtout chercher à déterminer par l'histoire de son éducation l'origine de son esprit et de son caractère : elles furent employées à nombre de fondations, et à un effort considérable pour propager le mouvement scolaire qu'il avait baptisé, avant qu'il fût venu au monde, du nom de « Jardins d'enfants ».

Ce fut pendant douze ans une rapide éclosion de Kindergarten, suscitée par l'infatigable activité du vieux pédagogue, qui se prodiguait en excursions, en conférences, en congrès de propagande. Aujourd'hui que l'impulsion est donnée et l'institution accréditée par le succès d'une foule d'expériences heureuses, on ne saurait s'étonner que le nombre des Kindergarten se multiplie en divers pays. Les États-Unis, en 1904, ne comptaient pas moins de 2.997 Jardins d'enfants, avec 4.534 *teachers*, des institutrices, pour la plupart, qu'ont formées des écoles normales spéciales. En Hollande, où l'apôtre enthousiaste de Frœbel, Mme de Marenholtz-Bulow, a propagé ses idées vers 1855, les écoles Frœbel, qu'on appelle, en ce pays, les *écoles gar-*

diennes, sont des plus nombreuses, et il existe à Leyde, une école normale d'institutrices Frœbéliennes, dirigée par un éducateur dont le nom fait autorité dans sa patrie, M. W. Haanska (1).

Ce n'est pas d'ailleurs en Europe seulement et en Amérique qu'a rayonné l'œuvre de Frœbel; c'est en Asie, dans la jeune et ardente civilisation japonaise. En 1876, le premier Jardin d'enfants fut installé à Tokio, et depuis lors le nombre des écoles similaires s'est accru considérablement, puisque, en 1901, le Japon possédait 254 Kindergarten.

Mais ce qui est relativement aisé de notre temps était difficile au début, au milieu de l'indifférence et quelquefois de l'hostilité. Que d'efforts ne fallut-il pas à Frœbel pour réaliser ses premières créations dans l'Allemagne centrale? Il eut pourtant la joie d'en voir de son vivant naître une quinzaine. C'est le 28 juin 1840 que le premier Kindergarten fut ouvert à Blankenbourg. Un second suivit de près, en décembre, à Rudolstadt. Et le mouvement de création continua, en janvier 1841, à Géra, en 1844, à Darmstadt, en 1846, à Quotz.

Dans la seule année 1847, particulièrement féconde, on en créa 10 autres à Hambourg, à Dresde, à Gratz, à Marienberg, à Annabourg, à Hildbourghausen, à Zollitz, à Erfurt, à Lünen, à

(1) Voir l'*Excursion pédagogique en Hollande*, de M. E. Peeters, tome II, p. 9 et suiv.

Gotha. Ce n'étaient pas seulement des écoles élémentaires que Frœbel réussissait à fonder. C'était aussi une école normale qu'il organisa, pour préparer des maîtres et des maîtresses à ces écoles. Etablie d'abord à Liebestein, en 1849, cette école normale fut transférée en 1850 à Marienthal, où Frœbel devait mourir en 1852. C'est au duc de Meiningen, sollicité par Mme de Marenholtz, qui, récemment conquise à la cause frœbélienne, lui rendait déjà un premier service, que Frœbel dut de pouvoir installer son établissement dans le château de Marienthal. Ce fut aussi par l'intermédiaire de Mme de Marenholtz que Frœbel entra en relations avec Diesterweg, le célèbre directeur de l'école normale de Berlin, qui contribua puissamment à la diffusion des idées frœbéliennes et qui lui confia l'éducation de sa fille.

Dans cette œuvre de réalisations multiples, où il épuisait ses forces vieillissantes, et qui demandait le concours d'un assez grand nombre de personnes au courant des méthodes nouvelles et passionnées pour elles, Frœbel eut la bonne fortune de trouver dans sa famille même l'aide dont il avait besoin. Ainsi, c'est une de ses cousines, Mme Schmidt, qui prit la direction de l'École de Géra. Mais c'est principalement sa seconde femme, Louise Lévin, qui l'assista, le seconda et fut la compagne dévouée de ses derniers jours. Frœbel contracta ce mariage le 9 juillet 1851, union tardive dont la durée fut très brève, puisqu'il mourut

l'année suivante, le 21 juin 1852. Mais avant de devenir sa femme, elle avait été sa collaboratrice. Dès 1845, elle était venue se joindre aux trois filles de Christian, le frère aîné de Frœbel, pour diriger avec elles l'institut de Keilhau. En 1849, Frœbel, qui appréciait son zèle et ses qualités pratiques, lui confiait la direction de son collège d'éducation de Liebenstein. Il y avait donc entre eux un accord intime de pensées et de sentiments, et la bénédiction nuptiale ne fit que consacrer l'union profonde de deux esprits. Frœbel avait connu Louise tout enfant, alors qu'à Osterode elle fréquentait la maison de Christian, avec lequel sa propre famille entretenait de bonnes relations de voisinage. En 1851, elle avait trente-six ans, trente-trois ans de moins que son vieux mari. Ce fut de la part de l'épousée ce que j'appellerai un mariage de vénération. Elle avait suivi ses leçons avec docilité, avec une sorte de piété fervente. Elle s'était pénétrée de sa foi pédagogique, de sa dévotion à la cause du progrès de l'humanité par l'éducation. Elle avait fait effort pour s'instruire sous sa direction et se hausser intellectuellement jusqu'à lui. Elle le considérait comme « le meilleur et le plus grand des hommes ». La différence d'âge ne la fit pas hésiter : elle n'avait qu'une crainte en devenant la femme du noble vieillard : c'était d'apporter quelque trouble dans sa laborieuse existence (1).

(1) Mme Frœbel a survécu longtemps à son mari. Après sa mort, elle assista Middendorf, puis Barop, dans la direction de l'ins-

« La journée du mariage, écrit-elle, fut pour moi une fête de l'âme. » Et ce fut pour Frœbel une dernière joie d'unir à sa vie une personne qu'il avait déjà associée à ses travaux, et tout à fait capable de le comprendre. La cérémonie nuptiale avait été des plus simples, en compagnie de quelques amis et au milieu de beaucoup de fleurs, ces fleurs dont Frœbel aimait tant à s'entourer. Puis on se mit tranquillement au travail, et, au lieu du voyage de noces traditionnel, les deux époux étalèrent sur leur table une carte du ciel, pour étudier ensemble l'astronomie et faire un voyage dans les étoiles.

Un seul nuage assombrit cette union heureuse, qui d'ailleurs ne devait durer que quelques mois : ce fut l'interdiction brutale qui, le 7 août 1851, vint frapper l'institution des Kindergarten (1), alors que l'œuvre était en plein épanouissement. Le coup fut sensible pour Frœbel. La nouvelle lui parut tout d'abord invraisemblable, tellement la mesure était inexplicable. Il ne voulait pas y croire. Mais lors-

titut de Keilhau ; elle s'établit ensuite à Dresde, puis à Hambourg, comme directrice d'un Jardin d'enfants. Elle y vivait encore en 1892, toujours active pour la cause. En 1888, l'Empereur d'Allemagne, Frédéric III, lui accorda une pension de 3.000 marks.

(1) En novembre 1851, la Bavière suivit l'exemple de la Prusse et prononça l'interdiction des Jardins d'enfants, sauf ceux qui étaient affiliés à l'Église protestante orthodoxe. L'interdiction rononcée par le gouvernement prussien paraît d'ailleurs avoir été l'effet d'un malentendu. On avait confondu Frédéric Frœbel avec un de ses parents qui avait le même nom et qui s'était compromis par ses idées socialistes.

qu'elle fut confirmée, il eut quelques moments de découragement. Il caressa un instant le projet de s'exiler, d'aller chercher un asile aux États-Unis, chez un peuple neuf, comme s'il avait eu le pressentiment du succès qui devait, plus tard, y accueillir son œuvre. Mais ses idées, seules, devaient aller en Amérique : la mort l'empêcha de faire lui-même ce voyage d'outre-mer. D'ailleurs, il s'était vite ressaisi, reprenant confiance dans la justice de sa cause.

« J'ai connu semblable tempête en Suisse, disait-il, et j'en suis sorti victorieux. » Après un dernier effort de propagande, qu'il accomplit en participant à un congrès d'éducation à Gotha, en avril 1852, il s'éteignit doucement en présence de sa femme et de quelques amis. Ce fut Middendorff qui lui ferma les yeux, Middendorff, son inséparable, qui devait le suivre de très près dans la tombe, puisqu'il mourut lui-même le 27 novembre 1853, et qui a raconté ses derniers moments dans un récit ému et touchant : *Frœbels Ausgang aus dem Leben*.

III

Pour y rechercher l'expression directe de sa pensée, je viens de relire le livre intitulé : Menschen Erziehung, l'*Éducation de l'homme*, (1) le principal ouvrage de Frœbel : lecture pénible, avouons le, qu'on ne peut pousser jusqu'au bout sans effort. Au milieu d'un flot de considérations abstraites et nuageuses, qu'obscurcit un voile de mysticisme, on perd pied. Le style est enflé, prophétique, sibyllin. Il rappelle presque les divagations de l'Apocalypse, et on a peine à comprendre que le même homme ait pu égarer sa pensée dans ce dédale de généralisations vagues, et concevoir une œuvre aussi réaliste, aussi pratique que l'est le Jardin d'enfants.

De ce fatras se dégagent pourtant quelques idées lumineuses, quelques vérités précieuses, dont l'éducation moderne peut faire et a déjà fait son profit.

Avant d'être pédagogue, on est forcément plus

(1) Voir le texte dans l'édition des œuvres complètes de Frœbel publiées par Wichard Lange, gendre de Middendorf, en 1862. Voir aussi la traduction française : l'*Éducation de l'homme*, de Mme la baronne de Crombrugghe, Bruxelles, 1881.

ou moins psychologue, psychologue de l'enfant surtout. Quelle était donc la psychologie de Frœbel ? Incomplète et parfois erronée, mais, sur un point essentiel, excellente et neuve, et féconde en conséquences.

Notons d'abord les inexactitudes. Frœbel était trop systématique pour être un bon observateur. Pour observer l'enfant, il faut un esprit simple, simple comme les petites âmes qu'on étudie. Il y faut des yeux clairs que ne trouble et n'obscurcisse aucune idée préconçue et qui regardent les choses telles qu'elles sont. Ce n'était pas le cas de Frœbel. Il s'est défini lui-même quand il disait : « Je continuerai mes études sans cesser de systématiser, de symboliser, d'idéaliser, de rechercher des analogies et des identités entre tous les faits et tous les problèmes qui m'intéressaient. » Avec une telle méthode de travail, on est forcément exposé à se tromper, et au lieu de saisir la réalité vivante, d'en faire un portrait exact, on forge des êtres imaginaires, transfigurés, auxquels on prête des qualités qu'ils n'ont pas. C'est ainsi que Frœbel se représente l'enfant avec des aspirations qui ne sont pas de son âge. Même le tout petit est déjà à ses yeux un métaphysicien de trois ou quatre ans, qui cherche et découvre Dieu en lui-même et dans les choses. « Il s'explique, dit-il, ou tout au moins il pressent comment la vie qui lui est propre, sa vie familiale avec ses parents, sa vie religieuse avec un être supérieur qui lui est invisible, comment

enfin sa vie avec la nature est une seule et même vie... » Les enfants heureusement, dans leur simplicité, échappent à des conceptions aussi transcendantes.

Frœbel complique toutes choses : il intellectualise et idéalise tout. Ainsi, l'enfant, on le sait, est très sensible aux couleurs. Il prend plaisir à les regarder, et comme tout plaisir dérive de l'activité, de l'exercice d'une fonction et de son organe, la vue et l'œil dans l'espèce, nous ne croyons pas avoir besoin d'une autre explication. Mais nous n'y sommes pas. Cela serait trop simple, et Frœbel nous apprend doctoralement que dans la couleur ce n'est pas la couleur elle-même qui charme les yeux de l'enfant : c'est, derrière elle, « l'essence intellectuelle et invisible » qui se cache sous des dehors matériels. De même, dans les récits, les contes, les fables, ce ne sont pas les événements qui captivent l'imagination et excitent la curiosité de l'enfant, « c'est la vie qui s'y révèle à lui comme terme de comparaison avec son esprit et sa vie propre ». Le gamin qui écoute une histoire, suspendu aux lèvres du narrateur, n'est pourtant pas si philosophe que cela. Il lui faudra du temps pour que la réflexion le conduise à faire un retour sur lui-même et à se comparer avec autrui, pour qu'il soit juste de dire de lui, comme le fait Frœbel : « Le désir le plus profond des enfants est de posséder la vie intérieure. »

Une inexactitude de détail qu'il nous faut noter

en passant, c'est cette affirmation que « l'enfant est calme et endurant par nature ». Bon peut-être pour le petit Allemand, dont on a dit qu'il avait « l'esprit plus lent et le sang moins vif ». Mais comment admettre que le calme soit le trait caractéristique de la nature de l'enfant en général, et en particulier du petit Francais, qui est le plus souvent tout agitation et tout impatience? Et Frœbel savait bien lui-même que la vivacité remuante est le propre des enfants, puisque dans la pratique il accordait au jeu une place si considérable, et que le Jardin d'enfants pourrait aussi bien être appelé « l'école du mouvement ».

Mais si l'on n'a pas grand'chose à apprendre de Frœbel en ce qui concerne l'analyse détaillée des qualités de l'enfant, du moins a-t-il jeté sur la question des vues générales qui peuvent servir, qui ont servi déjà, à améliorer, à réformer, à transformer l'éducation.

D'abord, et c'est une bonne condition pour aimer les enfants, il a bonne opinion d'eux : « L'enfant aime à faire le bien, bien plus qu'à faire le mal. » Même quand il paraît méchant, nous ne devons pas être dupes des apparences. Tel enfant qui est rude, opiniâtre, volontaire, dont tout l'extérieur n'annonce rien moins que la bonté, a pourtant en lui-même une inclination véritable pour tout ce qui est bon.

Optimiste, quand il étudie le naturel des enfants, Frœbel devient pessimiste, quand il considère leur

condition : « Les femmes et les enfants, dit-il, sont de tous les êtres les plus négligés et les plus opprimés. » Ils sont les uns et les autres « nos victimes », comme écrivait ces jours-ci un auteur français (1). Les enfants sont victimes, parce que nous les pressurons par l'abus des leçons didactiques, parce que nous les opprimons par les règlements d'une discipline restrictive, parce que nous étouffons leur personnalité par une éducation trop souvent contraire à leur nature. Frœbel, qui cherche toujours des comparaisons dans le règne végétal, nous le rappelle, non sans éloquence : « O vous qui parcourez les jardins, les champs, les prairies et les bois, pourquoi ne pas écouter ce que vous dit, ce que vous enseigne la nature en son muet langage ? Ces plantes que vous appelez de la mauvaise herbe n'ont grandi que pressées et étouffées : elles ne laissent pas deviner ce qu'elles auraient pu devenir, s'il vous était donné de les voir s'épanouissant dans un libre espace. Cultivées dans un champ ou dans une plate-bande, vous les verriez étaler à vos regards une nature riche et luxuriante, une abondance de vie répandue dans tous leurs organes. De même l'enfant qu'on opprime par une éducation maladroite languit et s'étiole, accablé d'infirmités physiques et morales, tandis qu'il aurait pu devenir un être complètement développé, épanoui dans le jardin de la vie. »

(1) *Pour nos victimes. La femme et l'enfant*, par Urbain Gohier, Paris, 1911.

Le premier principe de Frœbel, c'est que chaque enfant a son individualité; et cette individualité a quelque chose de respectable et de sacré. N'adhérons plus à l'erreur de ceux qui prennent l'enfant pour une cire molle, pour un morceau d'argile malléable, auquel l'éducateur peut donner l'empreinte qui convient à sa fantaisie. Non, l'enfant a sa nature propre qu'il faut respecter.

Le second principe, c'est que cette individualité est essentiellement active, agissante, plus « exécutive » que « réceptive » et qu'elle ne demande qu'à s'exercer et à se développer elle-même en toute liberté.

On voit quelles sont les conséquences pédagogiques. Il faut affranchir l'enfant de toute entrave inutile. Il faut ne pas l'accabler de leçons. Il faut supprimer les livres, — et en ceci Frœbel est de l'école de Rousseau, — il faut laisser la nature agir. « Au commencement était l'action », disait Faust, et l'action est le moyen souverain de l'éducation.

Frœbel fait de l'enfant lui-même le principal agent de son développement. Il compte sans doute sur l'influence du maître. Mais il craint qu'elle n'exerce sur l'élève une domination fâcheuse, qu'elle ne soit deux fois en défaut : positivement, par une répression excessive; négativement, en ne lui fournissant pas assez d'occasions d'agir par des exercices appropriés à ses facultés.

L'enfant doit d'abord exercer ses sens. Et ici ce n'est pas encore Frœbel qui parle, c'est Pestalozzi,

c'est l'apôtre de l'intuition. Mais l'enfant n'a pas seulement des yeux pour regarder et des oreilles pour écouter : il a aussi des mains pour toucher, et Frœbel fait de la main un organe essentiel de l'éducation de l'homme.

L'enfant usera donc de ses mains. Il travaillera manuellement. Frœbel proteste avec énergie contre le préjugé qui fait du travail une nécessité pénible. C'est une erreur fatale à tous égards de penser que l'homme ne doit travailler que pour subvenir à ses besoins. Le travail est une faculté originelle de l'homme. Il ne faut pas qu'il nous apparaisse comme une tâche accablante et avilissante, et c'est pourquoi il faut habituer l'enfant dès son plus bas âge à travailler à sa manière... Si, à n'importe quel moment de sa vie, l'homme a négligé d'exercer son activité créatrice, de l'utiliser au profit d'une action ou d'une œuvre, il sentira tôt ou tard en lui une lacune qui l'empêchera d'être tout ce qu'il aurait pu être.

L'enfant est donc un producteur, un créateur. C'est l'observation sans doute qui a conduit Frœbel à cette affirmation ; mais c'est aussi sa foi religieuse. De sa pensée constamment tournée vers Dieu, vers le créateur de la nature et de l'homme, est résultée cette conclusion que l'enfant lui aussi doit être un créateur qui, par le travail de ses mains, réalise les conceptions de son esprit. Dieu est l'être qui agit qui crée éternellement. L'homme doit agir et créer, puisqu'il a été fait à l'image de Dieu. Et par suite

le travail a un sens profond, une haute signification. Ce qui doit relever le travail aux yeux des hommes, c'est qu'il n'est qu'une imitation de l'activité divine.

A ces considérations théologiques s'ajoutait, pour confirmer Frœbel dans son idée, le souci qu'il avait de faire le bonheur de l'enfant. Or, le travail est joie, quand il est approprié aux facultés de l'homme, quand il répond à son besoin d'activité ; et au penseur mystique, qui voyait dans le travail une imitation de Dieu, nous préférons l'observateur attentif auquel la psychologie de l'enfant avait appris à connaître les instincts, les tendances de la nature enfantine. Frœbel n'a pas été qu'un rêveur : il s'est penché sur les berceaux, comme le raconte Mme de Marenholtz, citée par Michelet. On le voyait, dès qu'une femme accouchait, s'établir au berceau, muet et contemplatif : il observait profondément la petite créature, la suivait dans ses mouvements, puis dans ses jeux, dans ses premières activités... On a plaisir à penser que c'est auprès des berceaux qu'a germé la première idée des Jardins d'enfants.

C'est une des étrangetés de l'histoire de l'éducation qu'il faille compter parmi les grands amis de l'enfance, et Frœbel qui n'a pas eu d'enfants, et Rousseau qui a abandonné les siens (1). L'esprit

(1) Nous voudrions croire, pour le dire en passant, que sur ce point Jean-Jacques Rousseau s'est calomnié lui-même. Il n'est pas certain que les enfants de Thérèse fussent ceux de Rousseau.

souffle où il veut. Et ne doit-on pas reconnaître que des hommes et des femmes à qui leur vocation interdit la vie de famille, des religieux et des religieuses, ont été parfois nos meilleurs conseillers pour l'éducation des enfants? La sœur de Pascal, l'austère et ascétique Jacqueline, n'obéissait-elle pas déjà à une inspiration frœbélienne, quand elle écrivait dans son *Règlement* de Port-Royal: « Encore que les enfants soient tout jeunes, comme de quatre ou cinq ans, il ne faut pas les laisser sans rien faire tout le jour, mais partager leur petit temps, les faisant lire un quart d'heure, et puis jouer un autre et puis travailler un autre petit temps »? Supprimez la lecture et mettez à la place les occupations manuelles, donnez plus de temps au jeu, et vous aurez là comme une première esquisse du Jardin d'enfants de Frœbel.

Le jeu est, en effet, l'essentiel dans le système pédagogique de Frœbel; non pas le jeu désordonné, capricieux, mais une série de jeux méthodiques, coordonnés, où s'exercent progressivement et dans un ordre régulier les diverses facultés de l'enfant; des jeux qui ne soient pas de simples divertissements sans but, mais qui tendent à une fin instructive, et qui se transforment peu à peu en

Était-il capable d'en avoir, avec sa grande infirmité physique? Nous venons de lire une brochure où, l'auteur s'efforce, à grand renfort de citations empruntées aux *Confessions*, d'établir l'incapacité sexuelle de Rousseau, et de prouver qu'en s'accusant lui-même Rousseau a voulu cacher les infidélités de son indigne compagne.

travaux amusants, où se développent non seulement l'adresse manuelle, la force physique de l'enfant, mais aussi ses qualités intellectuelles.

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer ici en détail les exercices qui composent le programme des Jardins d'enfants, et qu'on trouvera minutieusement décrits dans les ouvrages spéciaux que leur ont consacrés les disciples de Frœbel (1). Nous voudrions seulement en faire saisir l'esprit général, les tendances, et le profit qu'on peut en tirer pour l'éducation du jeune âge.

On a parfois, et très injustement, reproché à Frœbel de faire tort par l'institution de ses Jardins d'enfants à l'éducation de la famille : « Je me détourne avec douleur, si ce n'est pas avec une sorte d'aversion, disait un historien suisse de l'éducation, d'un système qui part de l'idée antiphilosophique que la famille n'est pas le vrai milieu de l'éducation pour les enfants de deux à huit ans (2). »

(1) Très nombreux sont les ouvrages où ont été exposés les méthodes et les procédés des Jardins d'enfants. Nous ne signalerons que ceux qui ont été publiés en langue française :

Manuel pratique des jardins d'enfants, par J.-F. Jacob, avec une introduction de Mme de Marenholtz-Bulow, Bruxelles-Paris, 1860.

L'École Frœbel, Histoire d'un jardin d'enfants, par Octavie Masson, Bruxelles, 1880.

Méthode Frœbel, Le jardin d'enfants, par Hermann Goldammer, traduit en français par Louis Fournier, avec une introduction de Mme de Marenholtz-Bulow, Paris-Bruxelles, 1877.

Voyez aussi l'article *Jardins d'enfants* dans le *Dictionnaire de pédagogie* de M. Buisson.

(2) Burnier. *Histoire littéraire de l'Éducation en France et dans la Suisse romande*, t. II, p. 506.

C'est peu connaître Frœbel que le représenter comme un détracteur de la vie familiale. Ceux-là ont vu plus juste qui ont dit, comme nous l'avons déjà rappelé, que la pédagogie de Frœbel était « la science des mères ». C'est à la mère, en effet, que l'auteur des *Mutter und Koselieder* assigne le rôle prépondérant. C'est à la mère qu'il confie la garde du nouveau-né. C'est elle qui, dès le berceau, l'exerce, pour développer ses membres, pour assouplir et délier ses doigts et ses mains, à de petits jeux gymnastiques, qu'elle accompagne de chansons et de causeries, afin d'allumer les premiers rayons de son intelligence et de sa sensibilité.

Frœbel ne songe pas à remplacer la famille : il veut seulement la seconder. Quand l'âge est venu pour l'enfant de se séparer de sa mère, il reste encore sous sa tutelle. Le Jardin d'enfants, en effet, ne le retient que quatre ou cinq heures par jour, et rien n'empêche, d'ailleurs, une mère intelligente, si elle en a le temps, de continuer et de pratiquer à la maison les exercices de l'école.

Est-ce école qu'il faut dire? Non, car l'enfant n'y reçoit pas de leçon didactique. C'est plutôt une maison de jeux. Les petits enfants de Blankenbourg ou de Marienthal n'appelaient pas Frœbel leur professeur, leur maître d'école, mais leur maître de jeux. La première préoccupation du maître sera d'éduquer les sens ; non seulement la vue et l'ouïe ; mais particulièrement le toucher. On ne se conten-

tera pas de faire voir les objets, on les fera palper, manier et remanier.

Pestalozzi, avant Frœbel, avait mis en honneur l'intuition et l'éducation des sens. Mais il y procédait de bien singulière façon, en présentant au hasard à ses élèves n'importe quels objets insignifiants, par exemple, la fameuse tapisserie toute trouée, afin de leur faire dire : « Je vois un trou dans la tapisserie », « Je vois un long trou dans la tapisserie ». Frœbel suit au contraire une marche ordonnée, instructive et en même temps récréative.

Tout n'est sans doute pas à louer et à conserver dans les jeux que Frœbel propose aux élèves du Jardin d'enfants, et que, comme une fée accourue près d'un berceau pour y doter le nouveau-né de telle ou telle qualité, il appelle d'un joli nom, les *dons* offerts à l'enfance.

Le premier est la balle, la balle en laine de diverses couleurs, élastique et molle, à laquelle on peut faire exécuter, soit en la laissant rouler par terre, soit en la suspendant à un cordon, un grand nombre de mouvements : les frœbéliens en comptent jusqu'à vingt et un. Par cette mobilité même, les balles appellent l'attention de l'enfant, dont le regard les suit dans leurs diverses situations. En outre leurs différentes couleurs, — il y en a six(1), — contribuent à l'éducation de la vue. Enfin, en apprenant à l'enfant à lancer la balle, à la rattra-

(1) Les trois couleurs primitives : rouge, jaune et blanc, et les trois couleurs secondaires : vert, violet et orange.

per quand on la lui renvoie, à la changer de main, on développe, tout en l'amusant, son activité musculaire.

Ces diverses raisons suffiraient pour justifier le choix du premier jeu de Frœbel. Mais Frœbel en avait d'autres, empruntées à son étrange symbolisme. C'est d'abord que la balle est sphérique, et l'on sait quelle importance le nuageux philosophe attachait à la sphère et à la forme sphérique. Il l'a expliqué dans son *Traité du sphérique* (1811) et dans ses *Aphorismes* (1821), par une série de définitions qui, il faut bien le dire, confinent à l'extravagance : « le sphérique est la manifestation de la diversité dans l'unité, et de l'unité dans la diversité. Le sphérique est le général et le particulier, l'universel et l'individu ; il réunit la perfection et l'imperfection, le complet et l'incomplet, etc... »

Mais la balle a encore une autre signification mystérieuse. Frœbel a toujours aimé à chercher dans la contexture des mots et dans la composition des nombres un sens caché et symbolique : c'est ainsi qu'il croyait trouver dans les chiffres du millésime 1836 la preuve que c'était une année fatidique, prédestinée par Dieu pour être le commencement d'une ère nouvelle, d'un renouvellement de la vie de l'humanité. De même c'est sérieusement et sans rire, avec une inconciente naïveté, que Frœbel nous dira que la balle doit être le premier jouet de l'enfance, parce que le mot allemand

Ball est un mot symbolique, formé avec des lettres empruntées aux trois mots *Bild von all*, c'est-à-dire image de tout...

Il faut prendre Frœbel tel qu'il est, avec son mélange de rêveries et de nobles et hautes idées. On a pu dire justement de lui et de son œuvre qu'elle était comme un nouvel *Évangile* de l'éducation ; mais à côté de cet Évangile, il y a telles de ses imaginations qui font penser à l'Apocalypse. Lisez, par exemple, ce récit :

« L'aspiration intime vers l'unité et l'harmonie était si forte en moi qu'elle prenait à mon insu la forme de symboles visibles. Au retour de l'armée en 1811, je traversai mainte belle contrée, je vis maint beau jardin, cherchant toujours quelque chose dont je ne parvenais pas à me rendre compte ; et rien ne pouvait me satisfaire. Un jour, j'entrai dans un jardin fort beau ; j'en admirai les fleurs variées, mais aucune d'elles ne donnait d'apaisement à mon sentiment intime. Les passant en revue d'un coup d'œil en mon âme, j'avisai soudain que parmi elles il n'y avait pas de lys. Je demandai au propriétaire : « N'avez-vous pas de lys dans « votre jardin ? » Il me répondit tranquillement que non... »

Et comme Frœbel lui en exprimait son étonnement, l'horticulteur, un peu interloqué par cette question inattendue, ajouta : « C'est la première fois qu'on me fait semblable observation... » C'est qu'il n'avait pas rencontré jusque-là un mystique,

un idéaliste, tel que Frœbel qui, s'il avait su ses classiques, lui aurait dit avec le poète latin :

Manibus date lilia plenis,

et qui cherchant, selon ses propres expressions, la paix tranquille du cœur, l'harmonie de la vie, la pureté de l'âme, croyait en trouver l'image dans le lys, cette fleur si simple et si belle, si harmonieuse de forme et si pure dans sa blancheur immaculée.

Les enfants et les fleurs, Frœbel les a toujours associés, confondus dans son imagination et dans son cœur. En adoptant l'expression de « Jardin d'enfants », il n'a pas voulu seulement signifier qu'il serait désirable qu'à toute école fût annexé un jardin, où les élèves s'exerceraient aux menus travaux de l'horticulture; il faisait entendre aussi que les enfants doivent y être soignés, entourés de soins attentifs et persévérants, cultivés comme des fleurs frêles et délicates. C'est ce mélange d'aspirations réalistes et de fantaisies idéalistes qui se marque nettement dans un autre de ses récits, continuation de celui que nous venons de citer :

« Un jour que je me promenais dans la campagne, grande fut ma joie d'apercevoir dans un jardin des lys superbes en fleurs. Et je dois noter cette circonstance, c'est que dans le jardin où les lys charmaient ma vue, un enfant de trois ans m'avait suivi et s'était attaché à mes pas avec une confiance toute particulière... »

Cet enfant avait deviné dans l'étranger un grand ami de l'enfance.

Nous venons de dire les raisons principales qui déterminèrent Frœbel à choisir la balle comme premier don offert à l'enfant, comme premier jouet (1); il en avait d'autres de moindre importance. C'est que la balle, avec sa surface unique, sans angle ni arête, ne risque pas de blesser les mains tendres et délicates des tout petits qui la manient; c'est encore que, malgré son mince volume, elle est pourtant assez grosse pour que l'enfant ne puisse songer à la mettre dans la bouche; et, en même temps étant molle, elle peut heurter sans faire de mal.

On pourrait ajouter une autre raison encore, en se rappelant ce qu'a dit Jean-Paul Richter : « Les jouets n'ont pour les enfants une si grande importance que parce qu'ils les croient vivants. » Or, par sa mobilité, par ses sauts et par ses bonds, la balle, surtout si elle est élastique, favorise mieux que tout autre jouet cette confusion divertissante. J'en avais la preuve ces jours derniers. Je jouais à la balle, dans une galerie d'appartement, avec un enfant de quatre ans. Il me renvoyait la balle d'une main plus ou moins assurée, en la lançant ou en la faisant rouler sur le parquet. Si elle s'arrêtait devant la porte de la salle à manger,

(1) C'est en regardant des enfants jouer à la balle aux environs de Burgdorf que Frœbel conçut l'idée de la proposer comme premier don.

l'enfant s'écriait avec des éclats de rire : « La balle a envie d'aller déjeuner! » Si elle se dirigeait vers la bouche du calorifère : « La balle veut se chauffer! » Si, un peu plus loin, elle passait par la porte ouverte de la bibliothèque : « La balle va lire!... » Elle était devenue à ses yeux une vraie personne vivante, animée de toutes les inclinations, de tous les besoins d'un être humain.

C'est cette personnification de la balle que Frœbel poursuivait lui-même, quand il demandait qu'on suggérât à l'enfant que la balle, dans ses divers mouvements, représente l'oiseau qui vole, le petit chat qui saute, le petit frère qui se cache.

« L'enfant, disait Frœbel, voit volontiers en toutes choses chaque objet, et de chaque objet il fait toutes choses. »

Longue est la série des exercices et des jeux que Frœbel imagine avec la balle, soit qu'on la laisse courir en liberté, soit qu'on l'attache à un cordon, et qu'on lui fasse exécuter des mouvements circulaires, horizontaux, etc...

Mais ce que Frœbel exige surtout, c'est que tous ces jeux soient accompagnés de chants, de petits airs sur des paroles appropriées qui indiquent les différentes positions de la balle. Il avait pris la peine de composer lui-même, en 1844, une centaine de ces chansons, qu'il publia sous ce titre : *Hundert Ballieder*.

Le chant joue un grand rôle dans le Jardin

d'enfants, et il faut louer Frœbel d'en avoir compris mieux que personne l'importance éducative. Les *Causeries de la mère* sur *le Moulin*, *le Nid d'Oiseau*, *le Faucheur*, etc... sont des chansons dont la mère berce doucement le nouveau-né. C'est aussi avec des chants, ceux-là chantés en chœur par les enfants qui savent déjà marcher, qu'ils se livrent à leurs premiers jeux gymnastiques, *le Paysan*, *les Couronnes*, *le Colombier*...

Nous n'insisterons pas sur les autres dons que Frœbel offre à l'enfance. Le second, celui qui succède à la balle, c'est « la boule, le cube et le cylindre » : la boule en bois qui ressemble à la balle par la forme, mais qui lui est opposée par sa substance dure et pesante ; le cube, qui fait contraste avec la balle, puisqu'il représente le repos, tandis qu'elle représente le mouvement ; le cylindre, qui rappelle la boule par sa face arrondie, et le cube par ses faces planes et ses bords. Il est donc l'intermédiaire entre les deux. Ce n'est point au hasard que Frœbel présente successivement à ses élèves les objets avec lesquels il veut développer leurs intuitions sensibles : il suit un ordre de progression rationnel. Nourri des idées de Hegel, et poursuivant comme lui la réconciliation des contraires pour parvenir à l'unité et à l'harmonie, il va de la thèse à l'antithèse, pour aboutir à la synthèse.

La loi des contrastes joue un grand rôle dans la pédagogie de Frœbel. Il veut qu'on procède au

développement intellectuel de l'enfant en lui présentant les contraires, le haut et le bas, l'étroit et le large, le long et le court, le grand et le petit, le jour et la nuit, la matière et l'esprit, le visible et l'invisible, la vie et la mort. C'est pour cette raison que chaque don nouveau doit être l'antithèse de son précédent. La loi des contraires préside au choix successif des dons offerts à l'enfance.

Par ces premiers dons, Frœbel veut surtout exercer les sens et les muscles de l'enfant, le familiariser avec les formes matérielles, avec les propriétés de la matière. Mais voici qu'avec le troisième don, et les suivants, éclate son vrai dessein, qui est de mettre aux mains des enfants des matériaux pour leur permettre de produire, de composer de petits ouvrages de leur façon, soit en imitant des modèles placés sous leurs yeux, soit en suivant leurs propres pensées et en inventant des formes nouvelles.

Chaque enfant reçoit des boîtes de construction. La première renferme un cube divisé en huit cubes égaux ; la seconde, un cube divisé en huit briques; la troisième un cube divisé en vingt-sept cubes; la quatrième un cube divisé en vingt-sept briques.

A l'aide de tous ces morceaux de bois, le petit constructeur, le petit architecte s'exercera, — et il prendra grand plaisir à ce jeu instructif, — à reproduire d'abord des formes d'objets usuels, une table, un banc, un mur, etc..., puis des

« formes de beauté » ; une rosace, une étoile, etc., enfin des formes mathématiques, un rectangle, un triangle. Le goût artistique se développera en même temps que l'esprit s'initiera aux premiers éléments du calcul et de la géométrie.

Mais surtout l'enfant sera agréablement occupé. Il travaillera avec goût et avec joie. Qu'on n'objecte pas qu'il n'aime pas le travail. Dites plutôt, répondait Frœbel, qu'il n'aime pas les travaux que vous lui imposez, sans tenir compte de ses goûts naturels. Et ce qui n'est pas contestable, c'est que l'enfant, qu'on accuse bien à tort d'être un destructeur, un démolisseur, a au contraire un goût très prononcé pour les petits travaux de construction où il peut manifester son adresse et réaliser ses idées. Pour s'en rendre compte, il suffirait de se promener sur une plage, en été, et de voir avec quelle patience, avec quelle ardeur, garçons et fillettes s'y divertissent à bâtir des ouvrages de sable : ils construisent des maisons, des châteaux, des ponts ; ils tracent des chemins, des rigoles...

Mais on peut demander à l'enfant des ouvrages plus durables que des châteaux de sable, et c'est à quoi tendent les multiples occupations (1) recom-

(1) Voici la liste complète des dons de Frœbel : 1° la balle ; 2° la boule, le cylindre et le cube ; 3° le cube divisé en 8 cubes ; 4° le cube divisé en 8 briques ; 5° le cube divisé en 27 cubes ; 6° le cube divisé en 27 briques ; 7° boîte de 48 planchettes carrées ; 8° boîte de 54 triangles isocèles ; 9° boîte de 54 triangles scalènes ; 10° boîte de 54 triangles équilatéraux ; 11° boîte de 54 triangles obtusangles isocèles ; 12° les lattes d'entrelacement ; 13° paquet de 12 petits bâtons ; 14° boîte de 12 cercles entiers et 24 demi-cercles.

mandées par Frœbel. Elles intéressent et attirent de petits êtres qui ne demandent qu'à mouvoir leurs mains, et qui nous montrent une fois de plus, par la joie qu'ils éprouvent à exercer leur activité naissante, la vérité de cet adage que « le bonheur est dans l'action ». Elles préparent dans l'enfant le futur ouvrier, en lui faisant acquérir une certaine habileté manuelle, la promptitude et la justesse du coup d'œil. Elles l'habituent à manier des outils, les aiguilles du tissage et du piquage, les ciseaux du découpage, le couteau du modelage. Elles exercent à un haut degré l'attention que retient un travail attrayant. Elles développent l'imagination, les facultés d'invention et le goût artistique. Rien qu'en pliant et en découpant du papier, ou bien en faisant passer un fil dans les trous du patron qu'on lui donne à piquer, l'élève cultive déjà ses facultés de dessinateur, et se prépare à tracer par le pinceau ou le crayon les produits de son imagination ou les images fixées dans sa mémoire.

Ne cherchez pas de vraies salles de classes dans l'école de Frœbel : il n'y en a pas, puisqu'on n'y donne pas de leçons didactiques et qu'on exclut toute passivité. Vous n'y trouverez pas de chaire où l'on voie s'installer un maître ou une maîtresse qui pérore. Ici l'institutrice, la « Jardinière d'enfants »

· Quant aux occupations, elles sont au nombre de douze : 1° piquage; 2° couture; 3° dessin; 4° entrelacement des bandes de papier; 5° tissage; 6° ouvrages en paille tressée; 7° pliage; 8° découpage; 9° collage; 10° ouvrages en poix; 11° découpage; 12° modelage

est toujours en mouvement. Elle circule de banc en banc, de groupe en groupe ; elle se mêle continuellement aux jeux des écoliers ou surveille leurs occupations. Pas de bibliothèque non plus : on ne se sert pas de livres ; le rêve de Rousseau, dans l'éducation d'Émile, est réalisé.

Mais ce que vous trouverez dans tout Jardin d'enfants, s'il est organisé conformément aux vues de Frœbel, ce sont des ateliers de travail manuel ; c'est surtout un jardin. Sans cela il ne justifierait pas son nom, et surtout il ne répondrait pas à une des pensées maîtresses du fondateur. Non pas seulement un jardin pour récréer la vue, pour mettre un morceau, un bout de nature, un peu de soleil, un peu de verdure et de fraîcheur, auprès des enfants ; mais un jardin de travail agricole, où l'on remue la terre, où l'on ratisse, où l'on sème, ou l'on récolte, pour s'initier à la botanique et à la culture.

Frœbel y voit aussi un moyen de révéler aux enfants un commencement de vie sociale. « L'enfant, disait-il, membre de la société humaine, ne doit pas être seulement élevé en enfant ; il faut aussi qu'il apprenne à se connaître comme faisant partie d'un ensemble social et qu'il s'habitue à agir en conséquence. »

Et voilà pourquoi il divisait le jardin en plusieurs lots : il y a d'abord le jardin commun, qui est cultivé par la collectivité, et où les petits horticulteurs apprennent la manière de soigner les plantes. Mais il y a aussi des jardins particuliers, autant, si on

le peut, qu'il y a d'enfants ; des bouts de parterres qui sont attribués à chaque écolier et confiés à ses soins personnels. Ils en ont la libre disposition ; ils y sèment, ils plantent ce qu'ils veulent ; ils sont responsables de la bonne tenue de leur coin de terre, dont ils usent comme de petits propriétaires et qu'il sont fiers de montrer à leurs visiteurs. Ce qu'ils y récoltent, ne serait-ce que de simples fleurs, ils en disposent comme ils l'entendent ; ils en font cadeau à leurs amis, à leurs parents ; et leurs sentiments de bienveillance, d'affection, trouvent ainsi l'occasion de s'exercer. Mais ce qui se développe encore, ce sont les habitudes d'entr'-aide, de secours mutuel. L'enfant plus jeune, plus faible, est aidé par les plus forts, par les plus âgés. S'il tombe malade, sa parcelle de terrain est cultivée par ses camarades.

Et ainsi, dans cette petite société d'enfants, se créent déjà des relations d'assistance, comme aussi s'éveille le sentiment du respect mutuel des droits. C'est comme un État de petits citoyens de deux à six ans, où les individus se sentent membres d'un tout.

Le jardin est donc une partie essentielle de l'école frœbélienne, pour bien des raisons, mais avant tout parce qu'il met l'enfant en présence de la nature et des lois de la croissance des végétaux. « Il est d'une importance capitale, écrivait Frœbel, de laisser au jeune garçon le soin spécial d'un petit jardin qui lui appartienne en propre. C'est le

meilleur moyen de lui apprendre comment les plantes se développent, quels sont les soins qu'elles réclament et les fruits qu'elles lui donnent en retour de ses peines. Son amour pour elles croît en proportion des fatigues qu'elles lui causent ; il lui semble que c'est pour lui qu'elles se développent, pour lui qu'elles fleurissent, et son cœur s'épanouit avec elles... »

Mais Frœbel prévoyait bien qu'il ne serait pas toujours possible d'avoir un jardin, et que, dans les villes surtout, l'espace manquerait. A défaut de jardin, il voulait qu'on donnât au moins aux enfants quelques plantes à élever en caisse ou dans des pots. « Il n'est pas besoin, disait-il, de fleurs rares ou recherchées. Les plus simples suffiront... »

IV

La pédagogie de Frœbel est donc une pédagogie d'action. Le Jardin d'enfants est une école de jeux et de travaux manuels. « J'ai étudié à Yverdon les jeux de l'enfant en plein air, disait-il, et j'ai appris à reconnaître leur puissante influence pour éveiller et fortifier l'intelligence et l'âme aussi bien que le corps. Les jeux, j'en suis aujourd'hui fermement convaincu, les jeux constituent un bain moral d'une extraordinaire efficacité... »

L'expérience prouve tous les jours combien c tte éducation active et joyeuse est profitable à l'enfant, combien elle favorise ce qu'on peut appeler « l'éducation par développement ». Tous ceux qui ont pu visiter les Kindergarten en ont emporté la même impression. En Belgique, où ils sont fort en honneur, une inspectrice, Mme Destrée (1), nous dit : « J'ai revu ce matin les enfants qui pleuraient et criaient à la rentrée scolaire d'il y a huit jours. Maintenant ils jouent à la balle dans la cour et ce ne sont que rires et exclamations joyeuses. « Ils aiment déjà à venir à l'école », me dit l'institutrice. Ils sont conquis : il n'a fallu que dix jours pour

(1) Mme Destrée-Vander Molen, *op. cit.*

cela. Une force mystérieuse et puissante pousse l'être vers le milieu propice à son épanouissement naturel... »

« Un milieu propice à l'épanouissement de l'enfant, » c'est ce qu'a voulu réaliser Frœbel. Il savait bien que la plante humaine ne peut, elle aussi, grandir et se développer que si elle est placée dans des conditions extérieures favorables à sa croissance. De là cette suite d'exercices qu'il a imaginés, de petits travaux à exécuter, et qui forment un tout continu, un système plein de cohésion, dont les diverses parties s'expliquent les unes par les autres, et se prêtent un mutuel appui. Il s'en faut que nous les ayons tous énumérés. C'est une vaste machinerie, avec une série d'appareils et de matériaux divers : les perles que l'on enfile dans un fil de fer, les tas de sable humide où l'on dresse des constructions variées, les bandelettes de papier de diverses couleurs, les bâtonnets que l'on entrelace, etc.

Frœbel a imaginé ce qu'on pourrait appeler une sorte de liturgie scolaire, dont il a réglé les rites. Mais il ne faudrait pas croire pourtant, comme le font des disciples trop zélés, qui suivent à la lettre le formulaire qu'il a rédigé, que son intention était de fixer impérieusement la marche à suivre, et de prescrire tel ou tel procédé. Il a simplement entendu donner des indications, laissant à l'initiative des mères et des Jardinières d'enfants le soin d'inventer d'autres exercices, de recourir à d'autres

4.

objets. Wichard Lange ne disait-il pas à l'occasion de son centenaire? « Les grandes lignes seules sont tracées par Frédéric Frœbel : la pédagogie moderne a le devoir de bâtir là-dessus. » Et lui-même n'avait-il pas dit : « Si mon matériel d'enseignement possède quelque efficacité, il ne le doit pas à son apparence extérieure, il le doit uniquement à la façon dont je m'en sers, c'est-à-dire à ma méthode et à la loi philosophique sur laquelle elle est fondée. La raison d'être de mon système d'éducation est tout entière dans cette loi; selon qu'on la rejette ou qu'on l'admet, le système tombe ou subsiste avec elle. Tout le reste n'est qu'un matériel sans aucune valeur propre »?

C'est donc de l'esprit de Frœbel, et non de son matériel et de ses procédés, dont il faisait bon marché, que le Jardin d'enfants doit s'inspirer. C'est de cette loi suprême de toute pédagogie, que la culture de l'enfant doit être faite par le développement de son activité personnelle, que la vraie éducation est l'éducation par l'action.

Quelques-uns des admirateurs de Frœbel l'ont bien compris. Ils ont renoncé à une orthodoxie aveugle et servile ; ils sont restés fidèles à l'esprit, mais ils ont modifié la lettre. C'est ce que faisait remarquer tout récemment un professeur belge, M. Tobie Jonckheere (1) : « La méthode d'éducation des tout petits s'est sensiblement modifiée depuis que le grand éducateur Thuringien l'a con-

1. Article publié dans le journal belge *Le Soir*, du 25 mars 1911.

que. Elle a été débarrassée de ce qu'elle avait de factice, d'artificiel et de trop compliqué ; elle a perdu son caractère symbolique (1), elle a acquis une allure plus réaliste. »

Ce qu'on peut reprocher à Frœbel, en effet, c'est d'abord son symbolisme ; c'est l'idée qu'il faut voir dans les choses, non ce qu'elles sont réellement, mais le sens caché qu'elles représentent. L'habitude de considérer chaque objet comme un signe est une mauvaise méthode, déclare M. Stanley Hall, répondant à ceux et à celles de ses compatriotes qui admirent surtout dans Frœbel son étrange symbolisme (2).

Ce qui est critiquable aussi, c'est que Frœbel s'écarte de la nature, qu'il aspirait cependant à prendre pour guide, dans l'organisation trop artificielle de ses exercices et de ses occupations. A l'âge où l'enfant s'intéresse surtout aux choses réelles, aux êtres vivants, aux animaux et aux plantes, il ne lui présente que des objets inanimés et des formes géométriques. Le carré de papier que l'enfant manie dans les exercices de pliage renferme toute une géométrie ; il en fait

(1) Cela n'est pas exact pour les Kindergarten des États-Unis. Miss Blow a écrit précisément tout un livre, l'*Éducation symbolique*, où elle s'attache à montrer que le symbolisme est en harmonie avec la nature de l'enfant, que l'enfant ne peut être conduit qu'à travers les symboles à l'intelligence de la vérité et à la conscience de lui-même ; qu'il y a intérêt à lui faire chercher et découvrir des rapports cachés et mystérieux, des relations idéales entre les choses, *spiritual associations*.

(2) M. Stanley Hall, *Educational problems*, vol. I, p. 17.

des triangles, des rectangles, des hexagones. Alors qu'il est surtout nécessaire de lui faire étudier des réalités concrètes, Frœbel, dans sa préoccupation excessive de le préparer aux études smathématiques, ne lui fait connaître que des abstractions: car la sphère, le cube, le cylindre, le carré, le triangle ne sont que des formes abstraites, qui n'existent pas isolément dans la nature. Ce qui est réellement concret, ce sont les formes irrégulières, compliquées, des choses réelles, et non les figures géométriques.

Un autre défaut, c'est que dans un système où l'on se targue pourtant de respecter l'individualité, la spontanéité de l'enfant, on abuse de la réglementation. On sacrifie les jeux libres aux jeux organisés, aux jeux selon la formule.

Aux États-Unis, où les Jardins d'enfants ont eu le succès que l'on sait, il y a aussi, comme en d'autres pays, une orthodoxie frœbélienne, une « frœbélolâtrie », comme dit M. Stanley Hall, qui la critique et la condamne d'une façon incisive. « Ces Frœbéliens conservateurs, dit-il, sont aussi loin de Frœbel que certains chrétiens, saint Thomas ou Calvin, le sont du Christ, et certains positivistes d'Auguste Comte. » Il fait observer d'abord qu'il n'y a pas lieu de maintenir superstitieusement dans les jardins d'enfants les dons traditionnels proposés par Frœbel. « Il y a cent autres objets qui atteindraient aussi bien, et même mieux, le même but. » L'enfant des Kindergarten américains n'est

pas suffisamment exercé à parler, mais ici ce n'est pas Frœbel qui est fautif, ce sont ses disciples maladroits : car il disait lui-même : « Il y a une distance plus grande d'un nourrisson à un jeune enfant qui sait parler que d'un collégien à Newton », ce qui indique bien qu'il savait le prix et l'importance du langage.

Où les Kindergarten américains sont encore en défaut, c'est qu'ils ne se pénètrent pas assez de cet amour de la nature qui était si vif chez Frœbel. « Ne laissez jamais passer une semaine, disait-il, sans conduire les enfants à la campagne. » M. Stanley Hall, qui, à la précision scientifique de ses recherches de psycho-physiologie, associe les rêveries d'un naturalisme ardent et un peu chimérique, nous parle avec enthousiasme des temps primitifs où l'homme vivait au sein de la nature, où les plantes, les arbres étaient le seul milieu éducatif. Frœbel pensait de même quand il écrivait : « Ce sont les arbres, et cela depuis le Paradis perdu, qui servent à connaître le bien et le mal... »

Il faut donc regretter que les conditions de la société présente, dans les grandes agglomérations humaines, éloignent de plus en plus les enfants de la nature. Et M. Stanley Hall se demande si un nouvel âge d'or ne viendra jamais où l'humanité, réagissant contre les maux et les dangers de la vie urbaine ou surburbaine, installera toutes ses écoles à la campagne, afin que les écoliers,

n'étant plus encagés comme des animaux domestiques entre les quatre murs d'une maison d'école, soient élevés en pleins champs et vivent constamment en contact avec la nature.

Mais en attendant que ce rêve, — car c'en est un, — se réalise, M. Stanley Hall souhaite que le Kindergarten revienne à la véritable inspiration de Frœbel ; qu'au lieu d'astreindre toujours les enfants à des jeux réguliers, on les convie souvent à des jeux parfaitement libres ; qu'on imite ce qui se fait à Berlin, dans le Pestalozzi-Frœbel Hause, qu'il cite comme modèle à ses compatriotes :

« Peut-être dans le monde n'y a-t-il pas de meilleure installation pour un Kindergarten que celle qui est établie dans les faubourgs de Berlin, avec ses vastes terrains, ses plates-bandes de fleurs, une pour chaque écolier, ses viviers de poissons, ses bois sauvages pleins d'oiseaux, et où aussi les occupations et les dons ont été réduits au minimum, et même abandonnés, pour faire place à de meilleures méthodes. »

Telle sera aussi notre conclusion. Les Kindergarten actuels obéissent trop à la routine des procédés traditionnels ; leur organisation constitue une sorte de scolastique où des conservateurs obstinés, des copistes aveugles, répètent superstitieusement les mêmes exercices. Ils considéreraient comme un sacrilège d'apporter un changement quelconque aux pratiques reçues. Pour les réformer et les améliorer, il suffirait pourtant de confronter leurs

errements avec les vrais principes de l'éducation tels que les concevait Frœbel, et qui pour la plupart méritent de prendre place dans une pédagogie définitive.

Ces principes, M. Stanley Hall en compte neuf :

1° L'enfant répète l'histoire de la race et récapitule les étapes successives de la marche en avant de l'humanité ;

2° La sensibilité et l'instinct sont les germes de l'intelligence et de la volonté ;

3° Il faut respecter la spontanéité et l'activité personnelle de l'enfant (*self activity*), qui doit être un producteur, un créateur, et qui dans ses jeux manifeste une initiative presque divine ;

4° La vérité philosophique est le monisme, le panthéisme des grands esprits, qui ont cru que c'est en Dieu que nous vivons, que nous existons (*in Deo vivimus, movemur et sumus*) ;

5° La nature humaine est originellement bonne. « L'homme, disait Frœbel, aime instinctivement le bien et le préfère au mal, dès qu'il est parvenu à connaître l'un et l'autre. C'est souvent une éducation mal conduite qui rend l'enfant méchant et vicieux, en lui attribuant des intentions mauvaises dans des fautes qu'il n'a commises que par ignorance de leur portée, par irréflexion, par manque de jugement ;

6° L'enfant doit être traité en enfant ; il faut mettre en œuvre les organes rudimentaires de son esprit, et ne pas le soumettre prématurément aux règles qui conviennent pour l'adulte ;

7° Nous devons vivre avec les enfants, et pour les enfants : c'est l'éducation des enfants qui importe le plus à l'État, au foyer domestique, à l'Église, en un mot à la civilisation ;

8° Nous devons avoir foi, non dans une méthodologie savamment élaborée, qui analyse sans cesse et cherche toujours une explication, mais dans les ressources spontanées de l'intuition naturelle ;

9° Enfin, et c'est le dernier point, il faut mettre la santé au premier plan de nos préoccupations. La santé est la condition, la base de tout le reste, et en cela Frœbel est comme l'étoile du matin de l'hygiène moderne. »

D'après ce résumé, un peu incohérent, mais assez exact, de la pensée philosophique de Frœbel, on peut voir en quoi les pratiques suivies dans les Kindergarten d'aujourd'hui sont fidèles ou infidèles à son esprit, et aussi comment on devrait profiter de son inspiration dans les établissements scolaires qui font suite à l'école des tout petits. « L'œuvre de Frœbel est restée inachevée, dit M. Omer Buyse. Il n'a traité que des Jardins d'enfants. Et il est regrettable pour la civilisation que ce grand pédagogue n'ait pas formulé l'éducation de l'adolescence. Il y aurait vraisemblablement exposé un corps de doctrines d'une grande puissance, qui auraient orienté les éducateurs dans des directions non entrevues (1) ».

(1) Omer Buyse, *Méthodes américaines d'éducation.*

Ces directions, il est pourtant possible de les entrevoir, quoi qu'en dise M. Buyse, et quelques-unes même ont déjà été suivies. N'est-ce pas en effet de Frœbel qu'émane la foi dans la vertu de l'enseignement des travaux manuels qui est si universellement reconnue de notre temps, et particulièrement dans les établissements des États-Unis, puisque le travail manuel y intervient dans les Jardins d'enfants comme un facteur essentiel de l'éducation, puisqu'il pénètre dans les écoles primaires, s'étend jusque dans les écoles secondaires, pour trouver son couronnement dans les collèges et dans les universités techniques? N'est-ce pas aussi une application de la pensée frœbélienne que l'effort tenté en tout pays pour améliorer les conditions hygiéniques des écoles de tout ordre? Il est certain, par exemple, que les organisateurs des institutions qu'on appelle les *Écoles nouvelles*, établies à la campagne, et où sont pratiquées des méthodes libérales d'enseignement et d'éducation (1), s'inspirent des idées de Frœbel. Ces institutions sont pour les adolescents quelque chose d'analogue à ce que sont les Jardins d'enfants. On pourrait aussi bien les appeler des JARDINS D'ADOLESCENTS.

Dans les méthodes d'enseignement, dans les règles nouvelles et libérales de la discipline elle-

(1) Les plus connues de ces écoles sont l'*École des Roches* en France, l'*École d'Abbotshome* en Angleterre. Il y en a d'autres surtout en Allemagne.

même, n'a-t-on pas largement obéi à l'influence des idées frœbéliennes ? On a accordé plus de liberté aux enfants, non sans excès parfois ; on a cherché à établir, dans les limites du possible, le *self government*. On s'est attaché à leur enseigner ce qu'ils doivent apprendre par des méthodes plus appropriées à leur âge.

C'est une remarque fort juste de M. Stanley Hall, que plus on s'élève dans la hiérarchie des études, moins il est nécessaire de modifier l'ordre régulier et logique des connaissances, et de simplifier la forme de l'enseignement pour instruire les élèves. La méthode d'instruction n'est alors que la logique même de la science, qu'on enseigne et qu'on expose dans toute sa rigueur. Avec les enfants, au contraire, il faut se mettre à leur portée, user de causeries familières, diversifier les études. Frœbel recommande les récits d'histoires, les contes, les fables, sans oublier l'utilité des petits voyages et des longues promenades. Quelque préoccupé qu'il soit avant tout de développer par des occupations manuelles les sens de l'enfant, il ne néglige pas de préparer la formation de son esprit, et de lui enseigner les éléments de la connaissance. *Comment Lina apprit à lire* nous montre que dans les Kindergarten Frœbel songeait déjà à la lecture.

Mais ce n'est pas pourtant dans les livres, c'est dans les entretiens de sa mère et de sa maîtresse que le tout petit apprendra ce qu'on veut

qu'il sache ; et, autant que possible, les récits qu'on lui fera, les histoires qu'on lui racontera devront se rapporter aux événements du jour, à la vie actuelle de l'enfant, et être tirés des circonstances scolaires. Ainsi on choisira le moment où il procède aux exercices de pliage et de découpage, pour faire une causerie sur la fabrication du papier qu'il est en train de manier.

Nul doute assurément que l'esprit de Frœbel ne puisse modifier heureusement tous les degrés de l'enseignement et s'y introduire avec quelque succès. Le Jardin d'enfants, aujourd'hui universellement répandu dans le monde, n'en reste pas moins son œuvre propre.

Cette école sans livres, il est intéressant de noter que, pour l'inaugurer, il avait choisi précisément le jour du 300e anniversaire de l'invention de l'imprimerie, le 28 juin 1840.

C'est par là qu'il a réellement publié un nouvel Évangile, qui a eu ses apôtres, et que tous les éducateurs devraient connaître. C'est là qu'il a été véritablement un novateur, même après Rousseau, après Pestalozzi. Michelet, dans son livre *la Femme*, en a admirablement défini le sens général, quand il le compare à ses devanciers : « Rousseau, avec son Émile fait un Robinson, un solitaire. Fourier veut profiter de l'instinct de singerie et fait l'enfant imitateur. Jacotot développe l'instinct parleur et discuteur. Frœbel finit le bavardage, proscrit l'imitation. Son éducation n'est ni extérieure, ni impo-

sée, mais elle est tirée de l'enfant lui-même. »

Pour se rendre compte de ce que peut être un Jardin d'enfants, il n'est plus nécessaire aujourd'hui de faire un long voyage, d'aller à Berlin ou de faire la traversée de l'Atlantique. Il suffirait de prendre à Paris le chemin de fer du Nord et de se rendre en Belgique. La ville de Bruxelles en effet ne compte pas moins de quatorze Jardins d'enfants. La France entière n'en possède pas autant.

En route, pour prendre un avant-goût, on pourrait s'arrêter à Tourcoing, où la directrice du collège de jeunes filles, Mlle Baudeuf, a institué un beau Kindergarten, dont on nous dit merveilles. Voici en quels termes, en effet, M. Paillot, professeur à l'Institut physique de Lille, célébrait récemment la jeune institution : « C'est au fond d'un jardin de fleurs que je découvre une vingtaine d'enfants de deux à six ans, assis à l'ombre de grands arbres, écoutant les belles histoires que leur contaient de charmantes frœbéliennes. Et ce fut pour moi un premier sujet d'étonnement de voir quelques jeunes filles, anciennes élèves du collège, s'initier à leur rôle d'éducatrices et de mères de famille, dépensant sans compter des trésors de bonté, et n'attendant comme récompense que cette chose belle entre toutes, un sourire éclos pour elles sur le visage d'un enfant. » C'est quelque chose d'analogue à ce qu'on voit aux établissements de maternité de Porchefontaine, près Paris, où les élèves maîtresses de nos écoles normales

viennent tour à tour, pendant quelques journées, soigner les nourrissons qui y sont recueillis et s'exercer ainsi à la puériculture. Et M. Paillot continue sa description très poétique en nous montrant les enfants de Tourcoing occupés au découpage, au pliage, construisant des maisons, des rues, avec des morceaux de bois, maniant des jouets familiers « et surtout démontables », qui sont le point de départ d'expériences instructives, s'associant à des répétitions musicales ou bien prêtant attention à des causeries très simples. « En cela, dit-il, se réduit l'admirable méthode de Frœbel : laisser les enfants se mouvoir en pleine liberté, en les instruisant par les choses, par les spectacles de la nature ; tirer son enseignement des saisons, de la pluie, du beau temps ; leur apprendre à discerner le chant des oiseaux, le bruit des vents, la couleur et le parfum des fleurs. »

Il y a Jardin d'enfants et Jardin d'enfants. Le rêve serait qu'ils fussent tous établis à la campagne, en pleins champs. J'ai souvent rêvé, dit Mme Destrée, d'un Jardin d'enfants qui serait situé au milieu d'un verger, d'où l'on verrait naître et mourir les saisons chaque année, et où, en communion avec les arbres, les insectes et les fleurs, les enfants s'épanouiraient en toute liberté, mêlant leur vie à celle de la nature. De même M. Stanley Hall se demande si un nouvel âge d'or ne viendra jamais où l'humanité, réagissant contre les dangers de la vie urbaine et subur-

baine, installera toutes ses écoles à la campagne.

Les procédés des Jardins d'enfants ne sont pas immuables. Là aussi le progrès est possible. Mais ce qu'il faut maintenir, c'est l'esprit qui a présidé à leur fondation ; ce sont les principes qui inspiraient Frœbel et qui peuvent être résumés en ces termes : — respecter l'individualité et l'activité personnelle de l'enfant, avoir confiance et foi dans ses ressources spontanées, dans tout ce que les instincts de sa nature contiennent de bon ; enfin accorder le plus de liberté possible à ce petit être plus actif que passif, sans le soumettre prématurément à des études, à des règles qui ne conviennent qu'à l'âge adulte ; et enfin pratiquer par suite les méthodes chères aux Anglo-Saxons du *self government*.

Concluons donc en souhaitant que l'inspiration frœbélienne se généralise de plus en plus et que les Jardins d'enfants se multiplient. On s'est déjà efforcé d'exclure de nos écoles maternelles le « verbalisme », l'abus de l'enseignement didactique et un intellectualisme intempestif. C'est déjà être frœbélien que se défier des leçons et des livres. On le deviendra tout à fait en introduisant dans l'école quelques-uns au moins des exercices récréatifs et instructifs à la fois des Kindergarten. Bien entendu, nous le répétons, il ne s'agit pas de suivre servilement et superstitieusement les procédés de Frœbel. C'est discrètement et librement qu'on s'en

inspirera. Il ne sera pas défendu, bien au contraire il sera recommandé, de rechercher, d'inventer des jeux et des exercices nouveaux, d'employer d'autres objets que ceux dont il se servait, de compléter et d'enrichir l'appareil scolaire. C'est, par exemple, une innovation heureuse que celle qui consiste, comme cela se fait à Bruxelles, à joindre au matériel ordinaire ce qu'on appelle des *accessoires* qui facilitent à l'enfant ses efforts d'imagination, et qui lui permettent, dans ses petits travaux de construction, de se rapprocher davantage des réalités qu'il veut reproduire. Ces accessoires seront des plus simples : en plaçant un morceau de papier devant une construction qui figure une fenêtre, on aura un rideau; en posant une autre feuille de papier sur un rectangle qui représente une maison, on aura une toiture.

Les inventions sont permises aux vrais frœbéliens; elles leur sont même ordonnées, s'ils veulent ne plus tomber dans la routine et rester fidèles à l'esprit du maître. C'était, malgré les apparences, un esprit de liberté. Ne croyons pas qu'on ait exactement défini son œuvre, quand on a élevé sur son tombeau le monument symbolique, qui consiste en un cube, supportant un cylindre, couronné lui-même par une sphère. Par delà les moyens qu'il employait, considérons le but qu'il poursuivait et qui était conforme au véritable idéal de l'éducation, s'il est vrai que l'éducation doit avant tout songer, non à entasser des connaissances dans l'esprit de

l'enfant, mais à former cet esprit, en exerçant ses facultés, ses forces vives, particulièrement l'attention et l'imagination. Par là, le doux Frœbel, le tendre ami de l'enfance, à supposer que son ingénieux matériel soit vain et périssable, mérite de vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons indiqué au bas des pages, au fur et à mesure que l'occasion se présentait de le faire, les ouvrages à consulter sur la pédagogie de Frœbel.

Nous ne reproduirons pas ici ces indications. Nous nous contenterons de rappeler que, sans être tout à fait aussi abondante que la bibliographie de Pestalozzi, la bibliographie de Frœbel est des plus riches.

Avant tout, il faut signaler l'édition de ses *Œuvres complètes* publiée en 1861, à Berlin, par les soins de Wichard Lange (3 vol in-8e); la seconde édition des *Mutter-und Kosalieder*, Berlin, 1866.

Signalons aussi les articles publiés par Diesterweg dans le *Yahrbuch für Lehrer*, année 1851, et dans le *Rheinische Blätter* (V. le livre de M. P. Goy, sur Diesterweg, Paris, Hachette).

Et diverses publications récentes :

JAMES L. HUGHES, *Frœbel's educational laws for all teachers*. 1 vol. in-12, New York et Londres, 1911.

ABBÉ FÉLIX KLEIN, *Mon filleul au jardin d'enfants. Comment il s'instruit*, 1 vol. in-12, Paris, Colin, 1912.

Mme DESTRÉE-VANDER MOLEN, *Méthode Frœbel : Notes d'inspection*, 1 vol. in 8°, Bruxelles, Lebègue, 1912.

L'Évangile de Frœbel, extrait du livre de *Nos Fils*, de Michelet, avec une préface de Gabriel Monod, une brochure in-8°, Paris, Nathan, 1912.

Mlle Fanta, *Conférence* (*Bulletin du Lycée Fénelon*, décembre 1910 et janvier 1911).

La même : *Appel aux jeunes filles*, 1910.

Union Frœbélienne française, assemblée générale constitutive, 15 mars 1911.

Conférence de Mlle Fanta au collège de jeunes filles de Tourcoing (*Journal du Nord*, 22 et 23 mai 1912).

Les Jardins d'enfants et la prééducation dans la famille et dans l'école, par Mlle Fanta et Mlle Allégret, une brochure, Paris, Hachette, 1912.

Jardin d'enfants de Thivert (Haute-Marne) par Mlle Brandt.

Garcin, divers articles dans le journal l'*Éducation enfantine*, Paris, librairie Nathan, 1909-1910.

Nous sommes informé que la librairie Nathan, où l'on trouve déjà en vente le matériel des Jardins d'enfants, doit publier prochainement un livre sur Frœbel et ses méthodes.

L'auteur est M. Garcin, instituteur à Paris.

L'ouvrage sera intitulé : *L'éducation des petits enfants* par la méthode Frœbélienne.

Il comprendra quatre parties :

1° *La biographie de Frœbel;*

2° *L'esprit du pédagogue :* son œuvre*;*

3° *L'éducation; sa méthode;*

4° *Les dons* de Frœbel.

L'ouvrage sera accompagné de 43 figures, et contiendra 8 chants pour les jeux de balle.

TABLE ET SOMMAIRE

Gabriel COMPAYRÉ

LES GRANDS ÉDUCATEURS

Frœbel

et

les Jardins d'enfants

PAUL DELAPLANE
ÉDITEUR

Prix : 90 centimes.

2068-12. — Corbeil. Imprimerie Crété

Date Due

